



HAL
open science

Médiation scientifique et interculturalité. La médiation opérée par les chercheur.e.s dans le cadre de la coopération scientifique Nord-Sud

Léa Montoro

► To cite this version:

Léa Montoro. Médiation scientifique et interculturalité. La médiation opérée par les chercheur.e.s dans le cadre de la coopération scientifique Nord-Sud. Sciences de l'information et de la communication. 2023. dumas-04470754

HAL Id: dumas-04470754

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04470754>

Submitted on 21 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Médiation scientifique et interculturalité

La médiation opérée par les chercheur.e.s dans le cadre de la coopération scientifique Nord-Sud.

Léa MONTORO

Sous la direction de Marie-Christine BORDEAUX

Cadre : L'Institut de Recherche pour le Développement (IRD)

UFR LLASIC

Département des sciences de l'information et de la communication
Section Information-Communication

Mémoire de master 2 - 24 crédits

Parcours : communication et culture scientifique et technique

Année universitaire 2022-2023

Remerciements

Tout d'abord, je tiens à remercier ma directrice de mémoire, Marie-Christine Bordeaux, pour son accompagnement tout au long de ce mémoire, ses précieux conseils et sa disponibilité. Son expertise a grandement enrichi mes réflexions et orienté mes recherches. Je tiens ensuite à remercier Mikaël Chambru, membre du jury de soutenance pour son temps et sa considération de mon travail.

Merci également à Caroline Vilatte et Marie-Eve Miguères pour leur accueil, leurs encouragements et leur soutien bienveillant au sein du *Service médiation avec les publics* de la Mission culture scientifique et technologique de l'IRD. Je n'aurais pas pu rêver meilleur cadre pour concilier mon stage professionnel et cette recherche. Merci à elles, ainsi qu'à Clara Ingargiola, pour leur relecture et leurs retours constructifs.

Un grand merci à Pascale Chabanet, Jeanne Riaux, Catherine Sabinot, Dominique Masse, Didier Orange, Xavier Mari et Guillaume Marchand qui, en participant aux entretiens, ont donné une voix aux sujets abordés. Je me suis attachée à restituer aussi fidèlement que possible la richesse des réflexions qu'ils ont bien voulu partager.

Je tiens également à remercier Simon Beyne pour son soutien sans faille, les discussions qui m'ont grandement fait progresser dans mes réflexions et les questionnements et doutes que nous avons partagés. Je n'oublie pas de mentionner mes parents qui m'ont soutenu tout au long de cette étape.

Enfin, merci à tous les étudiants de la promotion 2021-2023 du Master Information-Communication parcours *Communication et culture scientifiques et techniques* pour ces deux années passées à leurs côtés. Nos échanges sont précieux et je suis profondément reconnaissante de vous avoir eu à mes côtés tout au long de cette aventure.

Table des matières

Introduction	7
Chapitre 1. Interculturalité et culture scientifique	10
1. L'interculturalité	10
1.1. Émergence et structuration du champ en France.....	11
1.2. Un problème de terrain.....	14
1.3. Définition.....	14
1.4. Le rapport à l'autre	16
1.5. Évolution du domaine de recherche	17
2. La médiation au cœur de la culture scientifique	19
2.1. La médiation comme champ professionnel.....	20
2.1.1. Dans le domaine de la culture.....	20
2.1.2. La médiation scientifique.....	21
2.2. La médiation comme facette du métier de chercheur.....	23
2.3. Un vocabulaire en constante évolution : l'apparition de la « science dans la société »	25
3. Interculturalité et médiation scientifique au cœur d'un institut de recherche.....	27
3.1. L'Institut de Recherche pour le Développement (IRD)	27
3.2. Le dialogue science-société, objectif majeur de l'IRD	28
3.3. L'interculturalité et la médiation dans la coopération scientifique Nord-Sud : problématique et hypothèses	30
Chapitre 2. Méthodologie de recherche	32
1. L'enquête par entretien	32
1.1. Identifier les chercheurs à interroger	33
1.2. Le guide d'entretien.....	35
2. Les biais de cette recherche	36
Chapitre 3. L'interrelation de la médiation scientifique et de l'interculturalité sur les terrains de la coopération scientifique Nord-Sud.....	37
1. S'adapter	37
1.1. Les barrières de la langue	37
1.1.1. La transformation de l'information.....	38
1.1.2. La transmission de l'information	39
1.1.3. Traduire la science	41

1.2. Des contextes spécifiques.....	41
1.3. L’instinct ou l’expérience ?.....	43
1.3.1. L’instinct.....	44
1.3.2. L’expérience	45
1.3.3. La préparation aux actions de médiation	46
1.4. La posture	46
1.5. Rapports humains et empathie	50
1.6. Retour sur la première hypothèse	51
2. Le risque d’uniformisation.....	52
2.1. Des outils universels ?.....	52
2.2. L’appropriation.....	55
2.2.1. L’adaptabilité	56
2.2.2. Les métaphores	57
2.2.3. La représentation.....	59
2.3. Retour sur la seconde hypothèse	60
3. La prise en compte de l’interculturalité	61
3.1. Les limites de la recherche exploratoire.....	61
3.2. Des résultats partiels mais des pistes pertinentes	62
Conclusion.....	64
Bibliographie.....	66
Annexes	68
1. Guide d’entretien	68
2. Discussion autour des motivations des chercheurs à s’engager dans des activités de médiations et l’accompagnement de l’IRD à cet exercice.....	69
Résumé et mots-clés	74
Abstract and keywords.....	74

Introduction

La médiation scientifique vise à favoriser l'échange et la compréhension mutuelle entre les acteurs du monde scientifique et la société, en particulier les non-spécialistes. Elle a pour objectif de rendre les connaissances scientifiques accessibles, pertinentes et intéressantes pour un large éventail de personnes, voire cultivables pour les bénéficiaires de certaines recherches. Elle peut prendre de nombreuses formes, telles que des expositions, des ateliers éducatifs, des conférences, des débats, restitutions de recherches, etc.

Le terme de « médiation » a évolué dans les discours institutionnels. L'objectif est maintenant de créer un échange entre la science et la société, au-delà de ses premières intentions consistant à la rendre accessible ou divertissante. En effet, il ne s'agit plus de simplement traduire ou de transposer des énoncés, mais plutôt de construire un pont entre l'univers scientifique et la société. Cette évolution témoigne de la nécessité de reconnaître et aborder les spécificités culturelles, intellectuelles et émotionnelles de chaque public ciblé. De fait, ce dialogue « science-société » met en relation les acteurs scientifiques, les pouvoirs politiques et publics, les acteurs culturels et divers publics par de nombreux dispositifs, institutionnels ou non. Dans ce paysage complexe, les chercheurs eux-mêmes peuvent être amenés à réaliser des actions de médiations, par appétences ou directives professionnelles. D'ailleurs, la relation science-société occupe une nouvelle place considérable dans la stratégie nationale de recherche. Cet échange réciproque doit désormais être reconnu comme une dimension à part entière de l'activité scientifique. Pourtant, la réalité sur le terrain semble être plus nuancée. Un manque d'accompagnement et de reconnaissance de ces activités de médiations émerge de quelques études réalisées sur le sujet.

Nous proposons dans cette étude une analyse des représentations des pratiques de médiation scientifique internationale. Celle-ci se déroulera au sein de l'Institut de Recherche pour le Développement (IRD), un organisme de recherche public, français et pluridisciplinaire reconnu internationalement. Il est un acteur majeur de la recherche au service du développement durable des sociétés. Dans cet institut, plus de 900 chercheuses et chercheurs à travers le monde participent à une recherche scientifique fondée sur un partenariat équitable avec les pays de la zone intertropicale

et méditerranéenne. Cette démarche de recherche, unique dans le paysage français, expose ses agents et chercheurs à des situations *interculturelles*. L'interculturalité est un champ très dynamique, en construction, ayant émergé sur le terrain avant de s'imposer comme sujet de recherche. De nombreuses définitions ont été proposées pour cette discipline. Celles-ci s'attachent, dans la pratique, à étudier divers phénomènes sociaux qui sont au cœur de nos préoccupations, comme l'influence des stéréotypes et des représentations sociales sur les échanges et les rencontres interculturelles, telles que des médiations internationales.

Ce dossier interroge, au travers des sciences de l'information et de la communication, la prise en compte de l'interculturalité dans les dispositifs de médiations par les chercheurs de l'IRD, dans le cadre de la coopération scientifique Nord-Sud. En effet, dans le contexte international de l'Institut, la médiation scientifique et l'interculturalité représentent deux domaines d'étude essentiels et interconnectés pour l'échanges de savoirs avec un public diversifié.

Pour mener à bien cette réflexion, six chercheuses et chercheurs de l'IRD ont partagé lors d'entretiens individuels leurs expériences et analyses des activités de médiations, dans divers territoires, qu'ils ont menées ou observées dans leur entourage professionnel. Ce mémoire de recherche explore les dynamiques complexes qui émergent lors de médiations scientifiques internationales. Il met en lumière les défis auxquels sont confrontés les chercheurs et les stratégies qu'ils déploient pour les surmonter. En examinant les conclusions tirées de différentes parties de cette étude, nous pouvons mieux comprendre les approches et outils utilisés pour faciliter le dialogue entre les chercheurs et les non-spécialistes de cultures différentes. La question de la traduction (tant sémantique que linguistique), l'instinct, l'expérience, la préparation aux actions de médiation, la posture, l'empathie, l'appropriation des connaissances et les outils sont tour à tour abordés. Les entretiens révèlent que les chercheurs ne s'expriment pas sur l'interculturalité des situations de médiations, bien que de nombreuses adaptations implicites soient observées. Le manque de sensibilisation ou d'attention à l'interculturalité dans la médiation scientifique, ainsi que les raisons et les conséquences de cette faible représentation du terme, sont aussi questionnés. Mais les limites de la recherche exploratoire expérimentée dans cette étude feront obstacle à l'approfondissement de cette réflexion.

Dans un premier temps, nous définirons les deux termes clés de notre étude : l'interculturalité et la médiation scientifique, ainsi que leur ancrage historique vis-à-vis des pratiques de recherche et des pratiques professionnelles actuelles. L'Institut de Recherche pour le Développement sera introduit afin d'identifier la particularité de son engagement et d'aborder son discours sur le dialogue science-société. Enfin, nous rentrerons dans le cœur de notre analyse afin de tester nos trois hypothèses.

Premièrement, *des adaptations aux contextes culturels locaux seraient nécessaires pour que les chercheurs puissent atteindre leurs objectifs en médiations vis-à-vis des publics cibles*. Ensuite, *il y aurait un risque d'uniformisation de la médiation si ces adaptations ne sont pas pensées en amont puis mises en œuvre*. Enfin, *l'interculturalité serait faiblement prise en compte par les chercheurs* et ne serait pas assez intégrée dans leur formation. L'adaptation interculturelle serait plutôt de l'ordre de l'implicite que de l'explicite, en se construisant directement sur le terrain.

Chapitre 1.

Interculturalité et culture scientifique

1. L'Interculturalité

L'interculturalité est un champ varié, en constante construction, tant par son caractère pluridisciplinaire que par ses définitions, travaux et objets étudiés. Si le Larousse en ligne le définit comme « ce qui concerne les contacts entre différentes cultures ethniques, sociales, etc. » (2023), cette discipline transversale mérite une analyse plus complexe. Son orientation empirique influence ces objets d'études. Elle aborde des questions contemporaines posées, sur le terrain, par les relations entre cultures. Si la théorie est de moindre importance lors de la naissance de ce champ, de grands domaines de recherche, parfois très éloignés, se relèvent quand même : éducation, pédagogie, management, gestion des entreprises, marketing, etc. autour d'un même objet d'études tout aussi vaste, à savoir la culture. Il est important de souligner que la culture fait partie intégrante de l'être humain, que ce soit de son propre gré ou non, et de ses affiliations, telles que le noyau et l'histoire familiale, les milieux scolaires, professionnels, militants, associatifs, ainsi que les lieux de vie, géographique, historique, politique, etc.

Bien que l'ethnologie et l'anthropologie sont historiquement les sciences les plus à même de travailler sur la culture de l'Autre et le rapport entre les cultures, la recherche interculturelle diffère en ce qu'elle se concentre davantage sur les interactions et les relations entre les cultures, plutôt que sur l'étude d'une culture en particulier. Son approche interdisciplinaire, impliquant des contributions de domaines comme la psychologie, la sociologie, la communication interculturelle, la linguistique, etc. se concentre sur les questions contemporaines et les défis posés par les sociétés de plus en plus diversifiées. La complexité et la diversité de ce domaine ont été abordées par les auteurs dans le dossier « Interculturalité » du quatrième volume de la revue semestrielle *Question de communication* (2003), principalement source pour l'élaboration de cette partie.

La société française, et plus généralement les sociétés occidentales, ont fait évoluer leur regard sur les relations entre les cultures. La mondialisation a permis une

plus grande circulation des personnes et des idées, entraînant une plus grande diversité culturelle au sein des sociétés. Les mouvements migratoires ont également contribué à cette diversité culturelle, en créant des communautés de migrants qui maintiennent des liens avec leur culture d'origine tout en s'adaptant à leur nouvelle société d'accueil. Enfin, les progrès de la communication ont facilité l'accès à l'information et aux cultures étrangères, ce qui a favorisé une plus grande ouverture d'esprit mais également un plus grand jugement. Tout cela a conduit à une prise de conscience de l'importance de l'interculturalité et la structuration de sa discipline, avec la volonté de développer des approches plus inclusives et respectueuses des différences culturelles. Cette première partie vise à présenter ce vaste domaine de recherche afin de saisir plus facilement par la suite son lien et l'intérêt de sa considération dans la médiation scientifique.

1.1. Émergence et structuration du champ en France

Depuis 1980, le champ de recherche et d'enseignement universitaire en Europe et dans le monde occidental, qui s'intéresse à la question de l'interculturalité, s'est considérablement développé. Comme l'a souligné Jacques Demorgon, dans son article *L'interculturel entre réception et invention* (2003), bien que l'interculturel ait toujours été présent dans la condition humaine, son analyse approfondie est relativement récente. L'apparition même du terme interculturel ne date que des années 70. En France, les deux premières utilisations institutionnelles se trouvent dans deux instructions de l'Éducation nationale de 1973 et 1798. L'UNESCO usera de ce terme en 1976, lors de sa Conférence générale, afin de mettre en lumière sa spécificité au milieu de termes du même champ lexical, et d'affirmer en quoi ils ne sont pas équivalents. Claude Clanet soulignera l'utilité de relever sa singularité, dans le cadre des approches interculturelles en sciences de l'éducation voulues par le gouvernement :

« À côté du principe d'authenticité culturelle, il convient de poser le concept de dialogue entre les cultures. Sous peine de favoriser les cloisonnements nationaux et le sectarisme sous des formes diverses, il importe d'ouvrir chaque culture à toutes les autres dans une perspective largement internationale. La spécificité, d'une part, et les relations interculturelles, de l'autre, apparaissent comme deux termes

complémentaires qui donnent son équilibre à l'ensemble des activités »
(Clanet, 1990, 24 *in*, Thiéblemont-Dollet, 2003, 6).

La naissance institutionnelle du champ de la recherche interculturelle reflète une transformation profonde, tant sociale qu'idéologique. Cette transformation est particulièrement visible dans le domaine de l'éducation, et révèle un tournant dans la conception de la nation, comme le souligne Marie-Claude Munoz :

« En France, l'idée d'interculturalité est étrangère à la conception de la nation et de l'éducation. La nation française s'est construite en réduisant les langues et les cultures régionales, en instaurant une langue et une culture communes au service d'une nation unie. L'école a été l'un des principaux instruments de cette unification. L'édification d'une conscience nationale, garante de l'homogénéité de la nation, s'est faite par la réduction des différences et par l'adhésion des dominés. » (Demorgon, Lipiansky, 1999, 21, *in* Rafoni, 2003, 23)

Si le monde de l'éducation fait figure de proue pour la reconnaissance de la recherche interculturelle, cette dernière trouve pourtant racine dans de nombreux domaines. La sociologie, la psychologie, l'éducation, le marketing, la résolution des conflits ou encore la philosophie étudient les phénomènes résultant de relations interculturelles. C'est donc une discipline complexe à encadrer, car elle est à la fois interdisciplinaire et discipline à part entière. Il a fallu accepter de croiser les savoir-faire et de regrouper plusieurs méthodes d'approches qui concernent des champs disciplinaires parfois très éloignés, en tant que variantes d'un objet d'étude tout aussi vaste : la culture. Cependant, même si le terme d'interculturel émerge dans le discours d'organisations établies, sa terminologie n'est pas figée. Bien que le terme général soit « recherche interculturelle », il existe plusieurs nuances et variations dans les termes employés, telles que « interculturel », « interculturalité », « interculturalisme » et « communication interculturelle ». Ces nuances peuvent parfois être minimes et dépendent de la perspective du chercheur.

Une fois le vocabulaire introduit, des lieux institutionnels émergent. Ils catalysent les éléments utiles pour la constitution du champ de recherche francophone, à l'image de l'Association pour la recherche interculturelle (ARIC), association internationale et interdisciplinaire fondée en 1984. Elle a pour objectifs d'encourager et d'organiser au mieux les échanges et les publications, promouvoir la

collaboration interdisciplinaire dont elle émane et favoriser l'articulation entre la théorie et la pratique. À cette époque, la recherche interculturelle est composée essentiellement d'étude de cas dû à son lien très étroit avec le terrain, sur lequel je reviendrais dans la partie suivante.

Par son caractère transversal et pluridisciplinaire et lié à son évolution constante, aucune spécialisation n'est envisagée dans le champ : « La synthèse ici n'est pas souhaitable, car le thème de l'interculturalité est aujourd'hui en pleine évolution et si chacun a sa manière de la comprendre personne n'a le droit de se l'approprier. » (Retschitzki, Bossel-Lagos, Dasen, 1989, 344 in Rafoni, 2003, 23). Une approche thématique est néanmoins privilégiée lorsqu'il est question de structurer les événements autour de la recherche interculturelle : l'éducation, la pédagogie, la personnalité, l'imaginaire, les relations, etc.

La recherche interculturelle en France est marquée par la pluridisciplinarité mais également par son caractère international. L'influence de certains ouvrages voire de travaux pionniers de la discipline met en lumière la place des contributions de chercheurs étrangers, notamment des anthropologues comme Edward T. Hall et Geert Hofstede dans le domaine économique.

En France, la recherche menée par le Centre pour les équipes de recherche et d'études des situations interculturelles (CERESI) à l'Université de Toulouse-Le Mirail ainsi que la publication du livre *L'interculturel en éducation et en sciences humaines* (1985), dirigé par Claude Clanet, ont permis de faire écho aux travaux de recherche américains sur ce sujet. La recherche américaine a eu une influence importante sur la structuration de la *cross-cultural*. Ces travaux mèneront d'ailleurs l'ARIC à poser, comme question principale de son colloque de 1991 : « Qu'est-ce que la recherche interculturelle ? ». C'est une nouvelle étape structurante, celle du « premier retour sur soi et la discussion de ses objectifs et de ses méthodes ». L'importance et la notoriété de cette discipline n'étant plus à prouver, la discipline s'oriente vers une recherche-action, sur la légitimité et l'utilité de l'outil en construction, comme un examen critique, un bilan, pour « s'interroger sur ses raisons, ses perspectives et sur sa place dans le monde, à savoir son statut scientifique mais aussi son utilité sociale » (Rafoni, 2003, 17).

1.2. Un problème de terrain

L'interculturalité est un phénomène dynamique, impliquant une relation interpersonnelle ou intergroupale. Le sociologue Carmel Camilleri souligne que ce ne sont pas « les cultures qui se rencontrent mais leurs porteurs qui, par leur dynamisme, y introduisent de nouveaux paramètres ». (1992, *cité dans* Fick, 2002, 221, *in*, Thiéblemont-Dollet, 2003, 6). Avant de s'imposer comme sujet de recherche, c'est donc sur le terrain que l'interculturalité a émergé comme problème. En France et en Europe, l'immigration est l'un des traits fondamentaux de l'interculturalité, à l'école puis dans les domaines de la santé et du social. La généralisation des échanges internationaux, accrue par l'ouverture des moyens de communication, fait également naître au sein des entreprises des problèmes liés à l'interculturalité.

Dans ce cas, « la recherche ne répond pas seulement à la curiosité intellectuelle ou à la nécessité de se forger des outils de compréhension de nouveaux phénomènes sociaux : elle a également et surtout une finalité pratique, notamment dans le domaine de la formation pour les acteurs de ces situations interculturelles. » (Rafoni, 2003, 19). Ce champ de recherche est donc source de nombreux travaux qui ont pour but principal de répondre à des besoins pratiques : il s'agit d'un mécanisme de collaboration et de coordination entre différents acteurs, groupes sociaux et institutions, dans le but de définir collectivement des objectifs communs malgré la fragmentation de leur environnement, afin de trouver cet « entre-deux » pour les atteindre.

1.3. Définition

Émanant du terrain et donnant matière à de nombreuses études de cas, il a été longtemps difficile de trouver des définitions générales de l'interculturalité. Cette discipline présente une multitude de définitions émanant de recherches issues de spécialisations diverses et de provenances géographiques variées. Béatrice Rafoni, dans son état des lieux de la recherche interculturelle en France (2003), se fonde sur deux propositions qui présentent un caractère « général et fondateur ». D'une part celle de Claude Clanet :

« Ensemble des processus – psychiques, relationnels, groupaux, institutionnels, etc. – générés par les interactions de culture, dans un rapport d'échanges réciproques et dans une perspective de sauvegarde d'une

relative identité culturelle entre des partenaires en relation » (Clanet, 1998, 21 *in*, Rafoni, 2003, 18).

et, d'autre part, celle de Jean-René Ladmiraal et Edmond-Marc Lipianski :

« Le terme même implique l'idée d'interrelations, de rapports et d'échanges entre cultures différentes. Il faut moins le comprendre comme le contact entre deux objets indépendants (deux cultures en contact) qu'en tant qu'interaction où ces objets se constituent autant qu'ils communiquent ». (Ladmiraal, Lipianski, 1989, 10 *in*, Rafoni, 2003, 18).

Sous la plume de Sylvie Thiéblemont-Dollet en introduction, les auteurs qui contribuent au dossier « Interculturalité » de la revue *Question de communication*, confirment que « sous le terme "interculturalité(s)", se trouvaient des cultures, des langues et langages différents, des concepts et des visions du monde pluriels, voire une ou des forme(s) de métissage ». Ils ont cherché à établir les particularités de l'interculturalité « sachant que là encore, celles-ci étaient aussi éphémères et mouvantes que l'essence même de l'être humain. ». L'interculturalité s'exprime à de nombreuses échelles : elle ne se limite pas à notre total opposé, aux relations avec des personnes dont nous ne comprenons ni la langue ni la culture. Au contraire, elle peut également se manifester au sein d'une même catégorie professionnelle, où les membres partagent une culture similaire et parlent, au moins, la même langue, voire utilisent les mêmes codes et langages. Le phénomène interculturel est affaire de rencontres, puisqu'il n'existe pas une culture mais des cultures, au sein desquelles parfois d'autres cultures coexistent et interagissent, créant un espace propre à leur interaction.

C'est une jeune discipline, qui prend racine dans de nombreux domaines d'études, qui doit répondre à deux exigences : la mise en contact d'éléments de cultures différentes et le ou les espace(s) propre(s) à l'interaction de cette (ou ces) confrontation(s). Ce serait une erreur de considérer comme interculturelle seulement la recherche qui se nomme comme telle. Il existe des ouvrages, en anthropologie ou en ethnologie notamment, qui peuvent être utiles pour la recherche interculturelle, même s'ils ne se situent pas explicitement dans le champ.

1.4. Le rapport à l'Autre

Autre : la majuscule désigne l'ensemble, réel et fantasmé, de tout ce qui est extérieur à sa propre culture.

Cette caractéristique fondamentale de la pluridisciplinarité du champ est observable dès son émergence, mais pour répondre à quels besoins spécifiques ? Béatrice Rafoni évoque une ancienne question majeure des sciences humaines et sociales : le rapport à l'Autre (2003). Il est important de souligner que l'interculturalité implique de parler de l'Autre d'une manière différente, c'est-à-dire de reconnaître que cet Autre est différent de nous en raison de sa provenance ou de son mode de vie. Le domaine de l'interculturalité pose donc de nombreux défis, notamment en ce qui concerne la relation avec l'Autre, qui est l'un des aspects les plus difficiles à appréhender, à expliquer et à respecter. En effet, dès lors que l'on parle de l'Autre, il est facile de tomber dans le piège de sa propre vision du monde et de son raisonnement scientifique unique. Il s'agit ici de surmonter les stéréotypes associés à la perception des autres, souvent perçus soit comme dépourvus de toute culture légitime, soit au contraire caractérisés par des particularismes culturels et raciaux trop marqués. Il est question d'établir une reconnaissance, puis un dialogue et un enrichissement réciproque des cultures.

La recherche interculturelle n'est pas une version moderne de l'anthropologie mais bien un champ nouveau, développé pour répondre aux questions sociales et culturelles contemporaines qui nécessitent des compétences spécifiques provenant de différentes disciplines. Elle ne peut donc pas être limitée à une seule discipline, où elle serait simplement une extension ou une spécialisation. : au-delà des questions du rapport à l'Autre, elle va faire appel à ses propres réflexions, ses propres outils. Dominique Colomb évoque, dans *Discours et dispositifs « lointains »*. *Entre altérité et interculturalité* (2003), que la pensée est en constante évolution et qu'il est important de doter, notamment sur la question d'interculturalité, notre esprit scientifique d'un sixième sens, celui de la relation, afin de l'éclairer « autrement ».

1.5. Évolution des domaines de recherche

Aujourd'hui, les études interculturelles sont largement représentées et considérées par la communauté scientifique et universitaire. Elles s'attachent, dans la pratique, à étudier divers phénomènes sociaux qui sont au cœur de nos préoccupations, tels que l'influence des stéréotypes et des représentations sociales sur les échanges et les rencontres interculturelles. Le champ interculturel, en constante évolution, émerge donc comme réponse aux mutations du monde contemporain, marquée par des questions qui s'imposent comme centrales, telles que celle des identités culturelles, considérées, en plus de leur dimension conflictuelle, comme étant directement menacées de standardisation par le phénomène de la mondialisation. Dans ce contexte, elle s'aligne sur les recherches en sciences de l'information et de la communication : avec l'expansion des moyens de communication, l'essor du tourisme et les mouvements migratoires, ces questions sont devenues de plus en plus pertinentes. La « mondialisation de la culture » et les craintes que cette expression recouvre se retrouvent dans les travaux de chercheurs spécialistes à l'image de Jacques Demorgon (2000), du philosophe Gérard Leclerc (2000) ou de l'anthropologue Jean-Pierre Warnier (1999), avec la peur de la standardisation et de l'érosion des cultures particulières au profit d'une culture globale américanisée. Il convient de souligner que l'interculturalité peut également susciter des débats et des tensions, notamment lorsqu'elle est perçue comme une menace pour l'identité culturelle ou la cohésion sociale d'une communauté. Il est donc important de prendre en compte les spécificités de chaque contexte interculturel et de travailler à des solutions adaptées à chaque situation.

De plus, si les situations d'interactions et de communication abordées jusqu'ici sont directes, elles peuvent être indirectes lorsqu'elles s'instaurent à travers les médias et l'édition. Cet élargissement de la recherche est encore timide en France.

La question de l'interculturalité, très dynamique, se retrouve dans de nombreux domaines, autant dans sa dimension scientifique ou sous des aspects peu rigoureux « qui traduisent des attentes et des espoirs dont [l'interculturel] est investi » (Rafoni, 2003, 22). Ces versions vulgarisées, glissant souvent vers l'idéologie, se veulent « mode d'emploi » pour vivre ensemble, pour trouver un équilibre dans la diversité, mais aussi comme remède universel dans la gestion des problèmes

culturels ou encore comme alternative politique. Même si les propos qui gravitent autour de la recherche interculturelle ne sont pas foncièrement politiques, ils véhiculent néanmoins certaines idéologies et une certaine conception des rapports entre les cultures, « fondé sur le respect de l'autre et de sa culture et dont la finalité est d'arriver, non seulement à coexister, mais surtout à se comprendre et à produire des choses ensemble » (Rafoni, 2003, 24).

2. La médiation au cœur de la culture scientifique

Depuis plus de 40 ans, en France et dans les pays industrialisés occidentaux, des événements, des approches et des politiques ont été créés pour interroger l'intégration sociale des sciences et des technologies. Étroitement liées aux politiques culturelles, ces questions ont été présentées par Marie-Christine Bordeaux au cours de la 10^e édition des Journées professionnelles de l'association Cinéma 93 en novembre 2022. Selon elle, les politiques culturelles s'orientent selon des paradigmes dominants. Elle cite tour à tour l'action culturelle entre les années 1930 et 1950 : la politique menée par André Malraux, puis celle du développement culturel dans les années 1970 porté par un autre ministre de la culture, Jacques Duhamel et enfin une diffusion sociale de la culture par Jack Lang dans les années 1980. En parallèle, l'éducation populaire et l'animation socioculturelle se développent, renvoyées du monde de la culture vers celui de la Jeunesse et des Sports. Au cours des années 1990, des acteurs culturels espéraient que la médiation devienne un nouveau paradigme scrutant des politiques culturelles. Mais les notions de démocratisation culturelle et de démocratie culturelle restent aujourd'hui encore les plus structurantes, et la médiation n'a pas réussi à s'imposer.

Elle reste tout de même une notion importante pour les chercheurs. Jean-Marc Lévy-Leblond, physicien, parlera lui de la « mise en culture de la science » en tant qu'exigence actuelle (2004), c'est-à-dire s'interroger sur les conditions de sa représentation, de sa diffusion et de sa compréhension au-delà du monde scientifique. Cela implique de lier les connaissances scientifiques aux pratiques sociales, en prenant en compte les processus de formation et d'expression des individus. Cette mise en culture doit être facilitée par diverses médiations, de manière à ce que chacun puisse s'approprier la science et à ce que les enjeux sociaux liés à son intervention soient débattus.

La stratégie nationale de culture scientifique, qui concerne les universités, mais aussi les Établissements Publics de Coopération Culturelle (EPCC), les Centres de culture scientifique, technique et industrielle (CCSTI) et les institutions, est donc un ensemble de stratégies et d'actions très vaste dont fait partie la médiation.

2.1. La médiation comme champ professionnel

Du latin *mediare* -être au milieu de, s'interposer- la médiation selon son sens ordinaire réside dans l'action de servir d'intermédiaire entre deux êtres, deux termes (Albert, Boutinet, 2009). C'est un mot ancien, déjà référencé dans le dictionnaire Littré paru à la fin du XIX^e siècle¹. La médiation est une mise en relation, effectuée dans un contexte culturel, social et institutionnel défini qui lui confère une légitimité.

Si la notion de médiation paraît dès les années 1950 dans le Code du travail, elle n'est apparue que très tardivement dans le domaine du social. Les années 1980 voient se développer la médiation familiale, d'entreprise, d'affaires... Parallèlement, elle se profile dans le domaine de la culture. Cette notion paraît être en parfait accord avec l'objectif de démocratisation culturelle, processus descendant centré autour de l'offre culturelle définie par les institutions (Bordeaux, 2022), ce qui aurait justifié une appropriation de la médiation plus anticipée dans ce domaine.

2.1.1. Dans le domaine culturel

D'après le *Publictionnaire*², le concept de médiation se retrouve dans le domaine culturel à partir des années 1980 ; l'objectif de la médiation culturelle est alors « de partager des œuvres et des savoirs avec le plus grand nombre » (Bergeron, 2016). Au cours des années 1990, la médiation culturelle est enseignée dans des formations universitaires, ce qui a contribué à la professionnalisation de ce domaine. C'est Elisabeth Caillet à la Cité des sciences et de l'Industrie qui a d'abord identifié et porté en France le métier de médiateur, puis le Ministère de la Culture. Le terme « médiateur scientifique » a quant à lui été introduit dans le référentiel des métiers du Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche en 2002. Car, si le terme de médiation ne s'utilise qu'au singulier, Marie Christine Bordeaux a démontré les écarts entre des médiations « aux pluriels » : nous pouvons distinguer en particulier la médiation muséale, la médiation artistique et la médiation scientifique.

¹ Dictionnaire en ligne consulté le 29 avril 2023. *Médiation* : action de celui qui est médiateur

² Dictionnaire encyclopédique et critique des publics en ligne consulté le 28 mars 2023.

2.1.2. La médiation scientifique

La médiation scientifique a pour but de favoriser la compréhension, l'intérêt et l'engagement du public envers la science et la technologie. C'est un enjeu clé pour la promotion de la culture scientifique et technique, et pour permettre de meilleures compréhensions et prises de décisions sur les enjeux scientifiques et technologiques contemporains. Les médiations mettent en relation acteurs scientifiques, pouvoirs politiques et publics, acteurs culturels et divers publics par de nombreux dispositifs, institutionnels ou non. D'après Marie-Christine Bordeaux, « les médiateurs se regroupent autour d'un rôle clé : jouer le rôle d'interface entre l'exposition et les visiteurs, aider le public dans sa démarche de découverte et de questionnement de façon ludique à une diversité de gens, "éveiller la curiosité", non seulement pendant la visite mais aussi à long terme » (2021). Les médiateurs ont deux rôles : réduire la distance entre le public et les savoirs et mettre le public au centre du projet de l'institution.

Le terme « médiation scientifique », et par extension médiateur et médiatrice scientifique, est apparu en France il y a une quarantaine d'années « en réponse aux nombreux discours d'experts et de politiques déplorant une "désaffection des sciences" » (Las Vergnas, 2016, 2). Ce terme n'a pas été choisi par hasard. Il se voulait plus polyvalent, plus transversal, plus ambitieux que les classiques voire populaires « vulgarisateurs » et « animateurs », étymologies condescendantes entachées par certaines publications (Jurdant, 1973, Boltanski et Maldidier, 1970). Dans les musées et les expositions, les conférenciers sont devenus des médiateurs culturels ; tandis que dans le domaine de l'action culturelle liée aux sciences et à la technologie, les vulgarisateurs sont eux devenus des médiateurs scientifiques. Ce « troisième homme entre sciences et public » (Moles, Ourif, 1967 *in* Las Vergnas, 2016, 2) voit alors son champ d'action s'élargir, se détachant de la popularisation et de l'animation, affirmant une continuité possible entre tous les champs culturels. Cependant, dans la pratique, les médiateurs ne sont pas toujours considérés comme une composante essentielle des institutions culturelles, et leur rôle n'incarne pas forcément toutes les intentions du concept.

Le projet PILOTS³, *Professionalisation in Learning Technology and Science*, est l'une des rares études portant sur le métier de médiateurs scientifiques. Cette vaste enquête vise à approfondir la connaissance des profils, des rôles et des besoins des médiateurs travaillant dans les musées et centres de sciences européens. Ce projet met en avant, parmi d'autres constats, un manque de reconnaissance partagée à l'échelle européenne. Olivier Richard et Sarah Barrett citent le constat de Nathalie Montoya sur le manque de visibilité de la médiation, qu'elle attribue pour sa part à la nature même de l'action :

« La signification du terme « médiation » engage une relation ambivalente au visible. Si le médiateur vise à re-liaison deux termes entre eux, il tend également à s'effacer devant l'établissement de ce lien » (Montoya *in* Richard, Barrett, 2011, 11)

et en pointe les conséquences :

« Cette faible visibilité de la médiation a des répercussions sur la reconnaissance au sein même des institutions de la nécessité de cette activité. Que le besoin de médiation ne se fasse sentir que lorsqu'elle manque conduit parfois les médiateurs à vivre leur métier comme une tâche fatalement ingrate, qui n'est reconnue que lorsqu'elle faillit à sa mission » (Montoya *in* Richard, Barrett, 2011, 11).

De plus, malgré leur niveau de diplôme élevé (57% des médiateurs sont titulaires d'un diplôme de niveau master ou doctorat) et leurs nombreuses compétences dues à leur polyvalence (scientifiques, relationnelles, artistiques, organisationnelles), les médiateurs et médiatrices scientifiques restent perçus principalement comme des accompagnateurs du public. Cette image des médiateurs est avant tout celle qui a été conçue et diffusée par l'institution elle-même. Ces dernières percevraient essentiellement le rôle des médiateurs dans la relation avec le public mais négligeraient les tâches de planification et de coordination de projets qui font partie intégrante de leur métier. Malgré le fait que le travail "face public" ne représente qu'une petite partie du travail des médiateurs, les institutions continuent de présenter cette activité comme l'aspect principal du métier. Les autres tâches sont souvent minimisées ou ignorées. Ainsi, c'est principalement au sein des institutions elles-mêmes que cette image réductrice de la fonction des médiateurs se développe.

³ Projet européen placé sous la coordination générale d'Ecsite (*European Collaborative for Science, Industry and Technology Exhibitions*).

2.2. La médiation comme facette du métier de chercheur

Les études académiques sur les médiations scientifiques en tant que profession, qu'elles soient qualitatives ou quantitatives, sont rares. Cela est encore plus vrai lorsqu'il s'agit de médiations scientifiques exercées par des chercheurs. Nous pouvons néanmoins citer l'état des lieux de Pablo Jensen et Yves Croissant, *Activité de vulgarisation des chercheurs CNRS*, publié en 2007, portant sur les activités de vulgarisation de dix-mille chercheurs du CNRS, recensées dans les comptes rendus annuels, sur trois années consécutives (2004 à 2006). Dans les activités de vulgarisation sont regroupés tous les échanges directs entre chercheurs et « grand public » sur des thématiques scientifiques. Entre 2004 et 2006, environ 7000 actions de vulgarisation sont déclarées par an. Cependant l'activité est très inégalement répartie. Ainsi, 5% des chercheurs du CNRS les plus actifs réalisaient la moitié des actions de vulgarisation. Néanmoins, les auteurs nous alertent : compte tenu de la nature statistique de cette étude, une action peut correspondre à une participation occasionnelle à une journée portes ouvertes, la rédaction d'un livre de vulgarisation ou la participation à un café des sciences, qui sont des initiatives très différentes en matière d'implication requise. Par conséquent, les interprétations en ce qui concerne la volonté de vulgarisation doivent être relativisées.

Cette étude statistique révèle que la majorité des chercheurs ne se livrent pas à la vulgarisation scientifique (51% n'en ont pas fait pendant trois ans, tandis que les deux tiers n'ont effectué qu'une seule action). Aucune différence n'apparaît entre les hommes et les femmes, mais ces actions de vulgarisation augmenteraient avec le grade. Si mon échantillon d'entretiens n'est pas suffisant pour être significatif, il pourrait être judicieux de noter que je me suis principalement entretenue avec des directeurs et directrices de recherche pour l'écriture de ce mémoire⁴. Enfin, il semble y avoir eu une augmentation du nombre d'actions de vulgarisation depuis les années 1990.

On peut considérer que l'intérêt présupposé de la société exerce une influence sur l'activité de vulgarisation, laquelle dépend à la fois de la discipline scientifique et de sa capacité à susciter un intérêt du public. Les chercheurs pour le Département Sciences de l'Homme sont ceux qui déclarent le plus d'activités de vulgarisation,

⁴ Voir Chapitre 2. Méthodologie de recherche.

probablement en raison de leur recherche plus proche des préoccupations quotidiennes des citoyens. Les sciences de l'univers talonnent en matière d'actions, ce domaine suscitant souvent l'intérêt et la fascination du public. Une analyse plus détaillée de sous-disciplines scientifiques révèle que les sections de biologie traitant de sujets tels que le cerveau ou l'environnement, qui ont trouvé leur place dans le débat public, présentent un nombre d'activités de vulgarisation également très élevée. Cependant, cette activité est également conditionnée par la disponibilité individuelle du chercheur à y consacrer du temps, laquelle dépend de l'importance accordée à ses activités de recherche prioritaires, de ses préférences personnelles, ainsi que de la perception de sa hiérarchie et de ses collègues à l'égard de cette activité.

Le discours des chercheurs et des institutions souligne l'importance d'une « science dans la société », ou tout aux moins des liens forts entre recherche et opinion publique. Dans son étude des attitudes des chercheurs vis-à-vis de la vulgarisation, Suzanne de Cheveigné conclut :

« Un constat unanime parmi tous les scientifiques interviewés : la vulgarisation est désormais une composante nécessaire et incontournable de l'activité de recherche scientifique. » (De Cheveigné *in* Jensen, Croissant, 2007).

Les actions de diffusion de la culture scientifique devraient alors compter pour l'évaluation des chercheurs. Malgré les déclarations plus ou moins volontaristes des institutions, la situation sur le terrain apparaît plus nuancée. En 2007, le CNRS constate⁵ ainsi que :

« Si la pratique actuelle [d'évaluation] répond bien au souci d'évaluer la recherche académique, il n'en va pas de même des activités interdisciplinaires et des autres aspects de l'activité du chercheur : transfert et valorisation, enseignement, diffusion des connaissances, vulgarisation. En conséquence le travail des chercheurs se consacrant à ces activités, nécessaires pour le CNRS, n'est pas suffisamment reconnu et ceux-ci hésitent à s'orienter dans ces directions. » (*in* Jensen, Croissant, 2007).

⁵ Dans le Contrat d'Action Pluriannuel CNRS-ETAT 2002-2005, document censé orienter sa politique sur le long terme : <http://www2.cnrs.fr/sites/band/fichier/3f1d5636c99a3.htm>.

2.3. Un vocabulaire en constate évolution : l'apparition de « sciences dans la société »

Comme expliqué précédemment, les acteurs culturels ont progressivement rejeté la dénomination « animateur », trop associée au mouvement d'éducation populaire et l'animation socioculturelle, et ont préféré investir les musées, centre de science, de médiateurs. Cependant, dans la pratique, leurs fonctions ne reflètent pas toutes les intentions du concept. Olivier de Las Vergnas (2016) souligne que cette notion d'« intermédiation » accentuait l'idée que le monde de la science était déconnecté du monde ordinaire. Il ne s'agissait pas simplement de traduire ou de transposer des énoncés, mais plutôt de construire un pont entre un univers complexe et différent et notre propre monde, avec ses propres règles, modes de pensée et valeurs. La terminologie de « médiation scientifique » est moins statique que celle de « culture scientifique », car elle implique l'idée de dialogue ou de rapprochement afin de gérer, réduire voire combattre un fossé existant entre sciences et publics. D'après Olivier Las Vergnas, deux fossés distincts existent (mais loin d'être incompatibles), tous deux obstacles au « partage des savoirs » : l'un lié à la fracture épistémologique de Bachelard⁶, et l'autre lié à une défiance inspirée par les sciences, résultant d'un processus socio-historique. Deux médiations deviennent alors complémentaires : la médiation « didactique » qui favorise l'acquisition et l'appropriation des outils et des connaissances, et la médiation « idéologique » qui met l'accent sur les valeurs et le dialogue, entre les opinions de publics et les intérêts des décideurs en matière de science et de technologie.

Le constat de ce second fossé a fait émerger des réflexions sur le vocabulaire utilisé, et une nouvelle terminologie plus explicite a été adoptée, celle de la « science en société ». Cette expression est aujourd'hui devenue courante lorsque l'on aborde la question du développement des rapports entre la société et les sciences et technologies. En effet, le simple terme de « médiation » ne suffisait plus à indiquer que la science et la société ne se comprennent pas naturellement. Il fallait donc parler de « dialogues critiques » et d'« articulations » (Las Vergnas, 2016, 5).

⁶ Fait référence à la fracture entre connaissances scientifiques et connaissances quotidiennes. Pour approfondir : Fabre, Michel, « Rupture épistémologique et travail sur les représentations », *Recherches en éducation*, 17 | 2013. <http://journals.openedition.org/ree/7939>

Mais malgré toutes ces dispositions en faveur d'une relation plus intime et ouverte de la « science en société », et le développement de médiations plus transversales et complémentaires, les discours autour de la désaffectation des sciences continuent de se faire entendre, accrus par l'épreuve de l'épidémie mondiale de Covid-19. C'est pourtant en réponse à cette crise sanitaire que Frédérique Vidal, ancienne ministre de l'Enseignement supérieur, de la Recherche et de l'Innovation souligne, lors de son discours de la Loi de programmation de la recherche pour les années 2021 à 2030, que :

« La relation science-société doit désormais être reconnue comme une dimension à part entière de l'activité scientifique, comme une mission à part entière des chercheurs. Elle doit acquérir ses lettres de noblesse et prendre la place qu'elle mérite dans les carrières et la vie académique » (Vidal, 2021, *in* Mikou, 2021, 3).

Tous ces événements amènent à penser à l'acceptation sociale et institutionnelle des compétences et de la polyvalence des médiateurs, tout en répondant à leur besoin de reconnaissance et d'évolution :

« C'est avec cette convergence en tête que nous nous sommes pris à penser qu'un référentiel transversal de compétences de « médiateur scientifique et technique » allait s'imposer et installer progressivement un nouveau rôle social et une expertise reconnue aussi bien dans les mondes culturel, muséal et journalistique que dans les mondes technico-commerciaux, voire de la formation professionnelle. » (Las Vergnas, 2016, 2).

Toutefois sur le terrain, comme évoqué par le projet PILOTS, l'image réductrice de la fonction des médiateurs s'ancre au sein des établissements culturels et scientifiques.

Si les politiques culturelles et l'intention des chercheurs de développer leurs activités de vulgarisation convergent vers une volonté de replacer la science et ses enjeux au cœur de la société, la réalité sur le terrain paraît plus nuancée. Si la médiation scientifique semble en parfait accord avec cet objectif, la reconnaissance d'un véritable esprit de corps professionnel, avec son panel de compétence, peine à s'installer. Dans ce paysage, il s'avère plus compliqué d'obtenir la reconnaissance par les institutions des actions science-société d'un chercheur, actions réalisées en marge de ces activités de recherche « prioritaires ».

3. Interculturalité et médiation scientifique au cœur d'un institut de recherche

Après avoir examiné nos termes clés, analysons maintenant comment les instituts de recherche perçoivent et abordent cette pratique de médiation scientifique, ainsi que son association à l'interculturalité. Cette partie nous conduit à explorer l'approche de l'Institut de Recherche et du Développement sur le sujet et définir notre problématique.

3.1. L'Institut de Recherche pour le Développement

L'Institut de Recherche pour le Développement (IRD) est un organisme de recherche public, français et pluridisciplinaire reconnu internationalement. Acteur majeur de la recherche au service du développement durable des sociétés, il s'engage depuis près de 80 ans dans des partenariats équitables avec les pays du Sud et les Outre-mer français. Basé à Marseille dans la région Provence-Alpes-Côte d'Azur, il se compose de quatre Délégations Régionales en métropole et 38 représentations dans le monde.

Dans le Rapport d'activités 2021⁷, son engagement s'illustre par sa démarche de recherche partenariale, d'expertise, de formation, de co-construction et de partage des savoirs au bénéfice des zones intertropicales et méditerranéennes, territoires et pays qui font de la science et de l'innovation un des premiers leviers de leur développement. L'IRD travaille, avec ses partenaires au Sud, à comprendre les phénomènes liés aux défis globaux actuels afin de proposer des solutions innovantes et interdisciplinaires fondées sur la recherche. En gardant toujours comme cap les Objectifs de développement durable, l'Institut vise à promouvoir la science de la durabilité et à porter la voix de la science au plus près des populations et des décideurs pour répondre aux grands défis sociétaux. Pour l'IRD⁸, la science de la durabilité s'affirme comme une science des solutions face aux grands défis sociaux, économiques, sanitaires et environnementaux du XXI^e siècle :

⁷ Disponible en ligne : <https://www.ird.fr/rapport-dactivites-2021-face-aux-defis-globaux-actuels>

⁸ Science de la durabilité - Fiche n°10 du 27 août 2021 par Marie-Lise Sabrié et Caroline Vilatte, MCST, IRD : https://www.ird.fr/sites/ird_fr/files/2022-03/Fiche_SciDur_10_Dialogue_sciencesociété.pdf

« C'est plus une confrontation au monde « réel » qui détermine les problématiques de recherche que les questionnements propres aux disciplines scientifiques mobilisées. Cette dynamique exogène présuppose une recherche à l'écoute des attentes et besoins des citoyens, et donc en dialogue avec eux, afin que les avancées et innovations produites puissent être socialement appropriées pour être à l'origine de solutions véritablement durables ». (Sabrié, Vilatte, 2021).

L'ancrage sociétal de la science de la durabilité requiert un dialogue et des liens de confiance entre les différentes parties prenantes de la société et la communauté scientifique, qui se construit dans la réciprocité de l'échange. Le dialogue science-société, prérequis de la science de la durabilité, s'est donc imposé comme l'un des objectifs prioritaires de l'IRD, notamment dans son plan d'orientation stratégique 2016-2030⁹ et dans la récente feuille de route pour une science ouverte et partagée¹⁰.

Un état des lieux des activités qui contribuent à une « science avec et pour la société » a été réalisé au cœur de l'IRD par Marie-Lise Sabrié, déléguée Science avec et pour la Société, directrice de la Mission culture scientifique et technologique (MCST) à l'IRD, avec l'appui de Caroline Vilatte, responsable du service Médiation avec les publics (SMAP-MCST). Il résulte d'une quarantaine d'entretiens réalisés avec les principales directions, services et structures de l'IRD ayant en charge des responsabilités de pilotage, programmation, animation ou évaluation. Ce rapport me permet de présenter la notion de dialogues science-société au sein de l'IRD.

3.2. Le dialogue science-société, objectif majeur de l'IRD

Depuis plusieurs années, différentes directions et services de l'IRD déploient une diversité d'actions et de productions dans le champ large qu'est celui des « sciences avec et pour la société ». La MCST, la Direction de la communication et de l'information (DCPI), la Mission expertises collégiales et consultantes (MECC), le Département Mobilisation de la recherche et de l'innovation pour le développement (DMOB), ainsi que les projets portés par les délégations régionales, les

⁹ Disponible en ligne : <https://www.ird.fr/documents-strategiques>

¹⁰ Feuille de route présentée au conseil d'administration le 25 juin 2021 : <https://www.ird.fr/une-feuille-de-route-pour-une-science-ouverte-et-partagee>

représentations ou encore les UMR contribuent à renforcer ces échanges entre chercheurs et citoyens. Sous l'influence de la science ouverte et de la science de la durabilité, les activités impliquant une interaction des chercheurs avec la société gagnent en importance au sein de l'Institut. Les savoirs et les expériences des communautés, en particulier celles qui sont bénéficiaires des recherches, tendent à être reconnus voire intégrés dans la démarche scientifique. Les avantages seraient doubles : au-delà des bénéfices sociétaux, ces échanges peuvent enrichir les recherches elles-mêmes. Porter et promouvoir une science avec et pour la société ferait partie intégrante de la culture de l'IRD. D'après les interlocuteurs qui participent à l'état des lieux « science avec et pour la société », ce positionnement serait issu de son engagement dans les territoires intertropicaux et méditerranéens, avec une demande de dialogue plus importante au Sud qu'au Nord et une préoccupation inscrite au cœur même de la programmation scientifique des projets.

Autre particularité dans le paysage français, la communication et la médiation scientifiques sont deux professions et services distincts au sein de l'institut. Cette segmentation donne la tonalité : si la communication et sa dimension de valorisation sont centrales, la médiation est une mission à part entière, portée par des recherches engagées dans un esprit de coopération avec des pays du Sud.

La crise sanitaire a mis en lumière toute l'ambiguïté des relations entre science et société¹¹, partagées en deux extrêmes, confiance et défiance. Ce contexte rend plus que jamais nécessaire d'institutionnaliser l'échange réciproque entre chercheurs et citoyens à l'IRD. Ce dialogue « science-société » est perçu comme une spécificité de l'Institut : définir cette stratégie est donc indispensable pour légitimer et valoriser son engagement. Ce cadre pourrait contribuer à encourager les chercheurs encore réticents à s'y investir.

Ces dernières années, les activités qui participent au dialogue entre la communauté scientifique et la société au sein de l'Institut sont nombreuses et hétérogènes, tant par leur nature (expertise, dispositifs pédagogiques, rencontres publiques, expositions, relais médiatique, recherche participative, etc.) que leur public

¹¹ Voir l'étude « Baromètre Science et Société » réalisée par Ipsos : <https://www.ipsos.com/fr-fr/barometre-science-et-societe-les-scientifiques-de-moins-en-moins-epargnes-par-la-defiance-des>

cible (jeunesse, acteurs socio-économiques, décideurs, etc.). Toutefois, si les services dédiés investissent ces missions, les entretiens mettent en avant certaines réticences des chercheurs à s'y engager. Le manque de reconnaissance des activités de diffusion et valorisation de la recherche, le manque de savoir-faire, de temps et de moyens, ainsi que la crainte d'une instrumentalisation sont mises en avant. De plus, toutes les actions sont mises en œuvre en parallèle de l'activité de recherche au sens strict (sauf la recherche participative qui intègre divers acteurs non-académiques au sein même de la recherche). Ces réticences sont portées par d'autres freins sociaux, comme la défiance inspirée par les sciences, la divergence profonde entre le temps long de la recherche et celui des politiques publiques, mais aussi les difficultés propres aux terrains du Sud, spécificité de l'IRD.

3.3. L'interculturalité et la médiation dans la coopération scientifique Nord-Sud : problématique et hypothèses

En somme, l'IRD est un organisme de recherche qui se distingue par sa présence historique dans les pays du Sud et son approche pluridisciplinaire pour instituer une science de la durabilité. De fait, l'Institut a fait du dialogue science-société un besoin et un objectif qui lui sont particuliers.

La science est souvent considérée comme un langage universel en raison de sa capacité à transcender les frontières culturelles et linguistiques. Mais, malgré ses prétentions d'objectivité, elle est façonnée et exprimée par le biais du langage, des outils et des symboles forgés par sa culture. En plus de ces biais implicites de la science, sa médiation se destine à un public et doit donc varier en fonction des codes de ce dernier. C'est une action située avec des particularités culturelles.

L'internationalisation de la médiation scientifique nécessite des échanges interculturels singuliers pour aborder des enjeux scientifiques qui ont parfois une portée globale, tels que les changements climatiques, la biodiversité ou les épidémies. Ces distinctifs m'amènent à m'interroger sur la prise en compte de l'interculturalité - les représentations et les pratiques - des chercheurs dans le cadre de la coopération scientifique Nord-Sud pour les activités de médiations.

Plusieurs hypothèses sont nées de cette réflexion. Premièrement, *des adaptations aux contextes culturels locaux seraient nécessaires pour que les chercheurs puissent atteindre leurs objectifs en médiations vis-à-vis des publics cibles.* L'IRD rapporte que les différents freins au dialogue science-société, évoqués plus haut, semblent amplifiés dès lors qu'ils se placent dans les pays du Sud. Il y aurait un « *gap* » culturel qui nécessite d'identifier et de prendre en compte un grand nombre de spécificités, qu'elles soient d'ordre culturel, politique, religieux ou économique. Ainsi notre première hypothèse vise à confronter le discours institutionnel et celui des chercheurs sur le terrain.

Ensuite, *il y a un risque d'uniformisation de la médiation si ces adaptations ne sont pas pensées en amont puis mises en œuvre.* Si les mêmes approches et pratiques sont appliquées de la même manière quel que soit le contexte, sans prendre en compte les spécificités locales ou les besoins particuliers des différents publics, le risque d'uniformisation de la médiation scientifique est présent. Cela pourrait entraîner une perte de diversité culturelle et d'identité locale, ainsi qu'une standardisation de la compréhension et de l'interprétation de la science.

Enfin, *l'interculturalité serait faiblement prise en compte par les chercheurs et ne serait pas assez intégrée dans leur formation.* L'adaptation interculturelle serait plutôt de l'ordre de l'implicite que de l'explicite, dénoué sur le terrain.

Chapitre 2. Méthodologie de recherche

Afin de tester ces trois hypothèses, une approche méthodologique rigoureuse a été adoptée pour définir le cadre théorique puis analyser les pratiques. Les différentes étapes de cette méthodologie seront détaillées dans la section suivante, mettant ainsi en évidence les outils utilisés pour répondre aux questions de recherche.

1. L'enquête par entretien

J'ai cherché à saisir le positionnement des chercheurs, leur adaptation à des situations d'interculturalité, ainsi que les représentations qu'ils se font de leurs pratiques. Pour cela, une méthodologie en deux parties a été mise en place. Dans un premier temps, une recherche bibliographique a été entreprise afin de définir et d'appréhender les termes et concepts nécessaires à la compréhension du sujet de ce mémoire de recherche. Ce travail, présenté essentiellement dans le premier chapitre, a permis d'établir deux états des lieux en France : un pour la notion d'interculturalité, centrale autour des relations internationales présents dans les activités des chercheurs de l'IRD, et le second à propos de la culture scientifique et la médiation, évoluant vers le terme de dialogue science-société dans les institutions françaises.

Dans un second temps, j'ai conduit des entretiens semi-directifs avec six chercheurs de l'IRD, qui mènent ou participent à des projets de médiations dans différentes zones intertropicales et méditerranéennes. Les entretiens semi-directifs permettent d'obtenir des informations détaillées et précises sur les opinions, les expériences vécues et les perspectives des personnes interrogées. Ici, je souhaite analyser le sens que ces chercheurs donnent à leurs pratiques (opinions, attitudes, valeurs, représentation). Il n'est pas question de seulement recueillir une description mais bien une intellectualisation de leurs pratiques. En entretien, le discours de l'interviewé se construit en parlant : il fabrique une réalité vécue, il doit expliciter l'implicite, détailler une évidence. Cela peut aider à fournir des informations plus approfondies et plus nuancées que les données quantitatives ou la lecture bibliographique seules. L'entretien semi-directif met en avant le caractère vécu de l'information, qui est assimilée et subjectivée, qui correspond à l'objectif de questionner tout ce qui compose leurs médiations.

De plus, les entretiens semi-directifs combinent des questions ouvertes et la liberté de rebonds, ce qui permet aux participants de s'exprimer ouvertement, tout en me donnant un certain contrôle sur les sujets abordés. Ils sont donc flexibles et peuvent être adaptés en fonction des échanges avec les chercheurs. C'est avant tout une rencontre, un échange. Alain Blanchet et Anne Gotman souligneront qu'il s'agit d'un « processus interlocutoire » et non seulement un prélèvement d'informations : il y a une véritable coproduction du discours (2015).

Par la suite, une transcription résumée, couplée à une transcription littérale pour les citations pertinentes de ces entretiens, m'a permis une présélection de thématique qui a rendu la suite de mon travail plus performant. Les erreurs de syntaxe ou langage familier ont été corrigées lors de l'utilisation d'extraits pouvant argumenter l'analyse.

Enfin, j'ai mené une étude qualitative sur ces transcriptions pour en tirer, plus qu'une analyse de discours, une analyse de représentation me permettant de répondre aux questions soulevées par les hypothèses présentées plus haut. Cette analyse qualitative, s'appuyant sur les thématiques développées dans la création du guide d'entretien, sera l'objet du prochain chapitre de ce dossier.

1.1. Identifier les chercheurs à interroger

Cette série d'entretien a été réalisée après avoir identifié des chercheurs de l'IRD acteurs de médiations internationales. Un premier critère de sélection est apparu évident. Le sujet de ces entretiens portant sur les expériences en médiation scientifique dans d'autres territoires que la France métropolitaine, tous les chercheurs de l'IRD qui ne se livrent pas ce type d'actions où en pratiquent seulement en France métropolitaine ont été exclus.

Dans un second temps, j'ai cherché à contraster mes critères. Cette situation d'interculturalité se présente à tous, aux médiateurs exercés comme aux moins expérimentés. Il serait inapproprié de juger dans ce mémoire de la pertinence ou de la qualité des actions. Je souhaite analyser des discours et des représentations ; plus précisément, je veux entendre comment les chercheurs concernés parlent de leurs pratiques. Je me suis donc tournée vers des chercheurs investis dans leurs missions à l'IRD sans critère de discipline ou de poste.

Après avoir affiné mes contraintes, j'ai transmis le relais à mes encadrantes, Caroline Vilatte, responsable du Service médiation avec les publics et Marie-Eve Miguères, chargée de projet du service. Leurs connaissances fines des chercheurs acteurs dans le domaine de la médiation m'ont apporté une expertise et un gain de temps non négligeable. Cette sélection institutionnelle n'est certes pas neutre mais maximise les chances d'acceptation et la diversité des profils abordés. Nous avons échangé ensemble sur les différents chercheurs et chercheuses de la liste qu'elles avaient élaborée. Après de premiers échanges par courriel, 6 chercheurs ont été sélectionnés pour réaliser ces entretiens :

- **Dominique Masse**, directeur de recherche au sein de l'UMR Eco&Sols.
- **Pascale Chabanet**, directrice de recherche au sein de l'UMR Entropie, ancienne représentante de l'IRD à La Réunion
- **Jeanne Riaux**, directrice de recherche au sein de l'UMR G-EAU
- **Catherine Sabinot**, chargée de recherche au sein de l'UMR Espace-Dev, experte à l'IPBES (*The Intergovernmental Science-Policy Platform on Biodiversity and Ecosystem Services*).
- **Xavier Mari**, directeur de recherche au sein de l'UMR MIO, représentant de l'IRD en Thaïlande.
- **Didier Orange**, directeur de recherche au sein de l'UMR Eco&Sols

Ces 6 chercheurs sélectionnés participent ou mènent donc des projets de médiation scientifiques dans différents territoires des zones intertropicales et méditerranéennes. Leurs profils représentent un échantillon varié. En effet, ils sont complémentaires et balayent un grand type d'actions (mallette pédagogique, arts sciences, table ronde, conférence, ateliers, fresques du climat, etc.) et exercent dans des territoires différents (Pacifique, Asie du Sud, Afrique, etc.).

Par ailleurs, un point de vue institutionnel est venu compléter le discours du chercheur : l'entretien avec Xavier Mari s'est déroulé en présence de Guillaume Marchand, chargé de communication et culture scientifique en Asie du Sud/Sud-Est (en VIA : volontariat international en administration).

De par la répartition géographique et les décalages horaires attenants, tous ces entretiens se sont déroulés à distance via des logiciels de visioconférence tels que

Zoom ou Microsoft Teams de manière individuelle (à l'exception du dernier entretien qui s'est déroulé en trinôme avec Xavier Mari et Guillaume Marchand). Tous m'ont donné leur accord pour enregistrer l'échange, ce qui m'a facilité les retranscriptions mais surtout donné une certaine souplesse pour mener cette conversation.

1.2. Le guide d'entretien

Guider des échanges sur des thématiques précises, même si celles-ci s'appuient sur un retour d'expériences, nécessite l'élaboration d'un plan d'entretien (annexe 1) pour que les données produites puissent être confrontées aux hypothèses.

Il est aisé de manquer son but si un entretien est mené comme un questionnaire sans tenir compte de la situation d'interaction ou, à l'inverse, de manière totalement spontanée sans règle. Écrire un guide d'entretien structure l'interrogation mais ne dirige pas le discours. Il pose un cadre, aide à improviser des relances pertinentes. L'objectif est de dégager un processus sociologique à travers les explications et les représentations individuelles. Il a d'abord été question d'explicitier les questions que soulevait cette étude, résumées dans les hypothèses. Tous les termes scientifiques de ce mémoire s'y retrouvent : interculturelité, normes, stéréotypes, etc. Ces questions de recherche ont ensuite été reformulées en questions d'enquête, dans des termes simples, supposés accessibles à tous. Il était nécessaire que mes interlocuteurs s'expriment avec leur vocabulaire, sans nécessairement coller à celui utilisé dans cette étude, pour plus d'authenticité.

Après avoir formulé mes questions d'enquête, j'ai pu expliciter ma consigne initiale et un guide thématique permettant de vérifier la validité de mes hypothèses. La structure de ce guide de base sur une multitude de questions ouvertes afin que les chercheurs réfléchissent leurs pratiques. Ce guide thématique est divisé en trois parties : les connaissances et la préparation, la pratique et enfin les éléments de comparaison. Toutes les trois sont composées de plusieurs sous-questions, à développer ou non suivant les réponses des participants. Ces sous-questions servent surtout à guider la conversation, à faire s'exprimer mes interlocuteurs, l'idéal étant d'obtenir une parole librement formée sur mon sujet de recherche. Je me suis laissé la liberté de faire évoluer ce plan au cours de mon enquête, notamment en réajustant certaines sous-questions au cours de mon enquête.

Afin de garantir des réponses spontanées, le même questionnaire a été utilisé pour l'ensemble de l'enquête et n'a pas été envoyé aux interlocuteurs avant la réalisation de ceux-ci. Toutefois, lors de ma prise de contact par courriel pour solliciter un entretien, un paragraphe présentait le contexte et le but de cet entretien, le sujet et les thématiques abordées.

2. Les biais de cette recherche

À ce stade de mon mémoire, il me semble important d'aborder les biais qui peuvent être présents dans cette recherche. Du sujet à la méthode, ce dossier est ancré au sein de mon stage professionnel de Master 2 d'Information-Communication parcours Communication et culture scientifique et technique. L'intérêt d'un sujet portant sur l'IRD, et plus précisément sur une thématique du Service de Médiation avec les publics a été exprimé dès mon entretien de stage. Le sujet identifié s'est construit autour de discussion avec mes futures encadrantes de stage, Caroline Vilatte et Marie-Eve Miguères, puis a été soumis aux conseils à la validation pédagogique. L'identification des personnes à interroger s'est également faite avec leur aide et leurs conseils. Ce mémoire de recherche possède donc des biais affectifs : même si nous cherchons à maintenir une neutralité et une objectivité maximales, nous ne pouvons garantir un point de vue totalement extérieur à la problématique que nous abordons. Enfin, pointons un biais social. Faisant mon stage à l'IRD et disposant d'une adresse mail @ird.fr, j'ai choisi d'envoyer un mail avec cette adresse mail professionnelle, en citant mon poste, mon service et mes responsables, afin de maximiser mes chances pour obtenir une réponse favorable. Il est possible que ces choix aient biaisé l'entretien et les réponses apportées par les différents acteurs, me considérant alors comme interne à l'institution. Cette relation, bien que non apparente, pourrait avoir influencé leur façon de répondre aux questions. Mes interlocuteurs peuvent par exemple se sentir plus enclins à donner des réponses conformes à l'image de l'institution, ce qui peut potentiellement limiter la richesse des informations collectées.

En reconnaissant les possibles biais induits par ma relation professionnelle, j'essaye de minimiser les impacts potentiels pour mener une recherche rigoureuse et impartiale.

Chapitre 3. L'interrelation de la médiation scientifique et de l'interculturalité sur les terrains de la coopération scientifique Nord-Sud

Ce troisième chapitre portera sur l'analyse approfondie des données collectées lors des six entretiens. L'objectif principal est de répondre aux questions de recherche posées et de tester les hypothèses formulées. Cette analyse implique une discussion de la signification des résultats et de leur pertinence vis-à-vis des travaux antérieurs exposés dans le premier chapitre et du discours institutionnel de l'IRD sur ces sujets.

1. S'adapter

Si travailler avec les pays du Sud est ancré dans l'identité de l'IRD depuis des décennies, les activités de certains chercheurs sur le terrain sont liées à des mouvements, tant géographiques (affectation de mission plus ou moins longue) que sociaux (contexte politique, crises économique, sanitaire, sociale, etc.). Ces différentes étapes impactent les actions de médiations scientifiques des chercheurs qui s'y investissent : le terme d'adaptation est récurrent dans les entretiens. Nous envisageons que ces différentes adaptations, détaillées dans l'analyse à venir, sont nécessaires pour que les chercheurs de l'IRD atteignent leurs objectifs de médiations, c'est-à-dire transmettre une connaissance. Afin de tester cette hypothèse, nous avons réalisé une série d'entretiens avec des chercheurs prenant part à des activités de médiations dans divers territoires du Sud. Les différentes questions du guide d'entretien ([annexe 1](#)) ont été pensées afin d'échanger sur ces adaptations, mais aussi sur l'anticipation potentielle. Ainsi, elles portaient les connaissances de leurs publics, leur préparation à des médiations scientifiques, puis sur la pratique avec leurs différentes méthodes. Les réponses obtenues lors des entretiens ont permis de dégager des pistes d'analyse, qui seront confrontées au discours institutionnel, présentées ci-dessous.

1.1. Les barrières de la langue

La médiation n'est utile que lorsqu'il y a un problème entre deux entités, et qui, selon le schéma de la communication établi par Claude Shannon et Warren Weaver (1948), peut intervenir à trois niveaux : au niveau technique, sémantique ou encore celui de la transmission (Publictionnaire, 2023). Au niveau technique, il peut affecter le canal. La fracture numérique et informationnelle de certains territoires où intervient l'IRD peut rendre plus difficile la médiation : cette fracture peut engendrer une méconnaissance des débats internationaux, alors même qu'ils sont acteurs et devraient être les bénéficiaires. Mais les premières adaptations abordées par les chercheurs se trouvent au niveau sémantique et de la transmission. En effet, la barrière principale mise en avant lors des entretiens et celle de la langue, et par extension, la question de la traduction. Il nous faut préciser une distinction entre deux types de traduction. Si la médiation scientifique intervient au niveau sémantique, elle aborde la compréhension des symboles et du code, c'est-à-dire transposer la langue savante en langage commun. Nous avons affaire à une première traduction. Au niveau de la transmission¹², il s'agit d'accorder émetteur et récepteur en prenant en compte les spécificités psychosociologiques et culturelles des deux entités, et donc leurs dialectes. Il s'agit de la seconde traduction propre aux activités de chercheurs expatriés.

1.1.1. La transformation de l'information

Dans le cadre de la médiation scientifique, le terme de « traduction » désigne la transmission des connaissances scientifiques complexes à un public non-spécialiste, en utilisant un langage accessible et des exemples concrets. « *La grosse difficulté en termes de médiation grand public, c'est d'arriver à présenter un message suffisamment précis scientifiquement, mais passablement bien présenté pour être compréhensible. Il faut trouver le juste équilibre* », souligne Xavier Mari. Éviter le jargon technique et les termes trop abstraits, présenter le sujet de manière ludique et pédagogique sont certains des procédés qui composent le discours du médiateur. Mais cet équilibre semble d'autant plus dur à trouver quand les termes techniques, les

¹² Claude Shannon et Warren Weaver parlent d'efficacité in Publictionnaire, consulté en ligne le 28 mars 2023.

procédés et les mécanismes sont familiers : « *à un moment, plus tu dégrades ton message, plus tu prends le risque qu'il soit faux* ». C'est le cas même lorsque le sujet semble assez commun, citons l'exemple de la pollution atmosphérique : « *il a fallu trouver le juste équilibre sur un sujet qui, a priori, touche tout le monde, dont tout le monde parle, mais que personne ne comprend réellement en termes scientifiques* » explique Xavier Mari. La capacité de trouver cet équilibre semble directement liée aux compétences propres du chercheur : « *Les niveaux de vulgarisation sont très différents suivant qui a fait l'exposition. Le juste équilibre entre message scientifique et vulgarisation dépend seulement de la personne qui prend en charge le projet. Le niveau est très subjectif* ». Mais ces compétences ne seraient pas seulement liées à la profession, mais aussi aux expériences personnelles, comme l'affirme Xavier Mari : « *il y a de gens qui arrivent plus ou moins à se mettre à niveau* ». Ces réajustements se font dans le temps. Et si certaines actions de médiations peuvent évoluer avec les compétences des chercheurs, d'autres formes de médiation physiques imposent un certain équilibre dès leurs créations : « *plus tu en fais plus tu vois comme c'est perçu, les attentes et tu peux te réajuster. Mais ce n'est pas possible sur des expositions qui sont gravées dans le marbre* », explique Xavier Mari.

Le projet PILOTS a mis en avant que les compétences et le temps nécessaires à la conception des actions de médiations sont peu reconnus dans la profession. Dans ce cadre, il n'est pas surprenant que cette partie soit sous-estimée par les chercheurs : « *On a développé une exposition grand public [sur les questions de pollution atmosphérique], ce qui s'est révélé, au final, assez compliqué quand je me suis lancé là-dedans. Je pensais que ça allait être rapide, mais on a mis quasiment un an à la faire.* », confie Xavier Mari. Ce que confirme Dominique Masse : « *C'est beaucoup de temps à consacrer à ces projets* ».

Ici, la traduction désigne donc la transformation de l'information pour la rendre accessible au public, voire l'intégrer dans une interrelation pour le transfert de savoir et d'idées.

1.1.2. La transmission de l'information

La seconde adaptation, sûrement la plus apparente, est celle de la traduction dans les langues locales, indispensable pour dialoguer avec les sociétés du Sud : « *Le*

langage c'est clairement une barrière », explique Xavier Mari. Guillaume Marchand approuve : « *Ici la principale difficulté c'est la barrière de la langue : il faut trouver des moyens d'échanger avec les gens, c'est central à nos projets de médiation* ». Un pays se compose d'une ou plusieurs langues officielles, mais qui présente très souvent une quantité de variations internes indénombrables. Elles peuvent recouvrir une multitude de langues régionales qui peuvent elles-mêmes exister sous différents dialectes ou langues locales. Ainsi, pour entrer en dialogue avec certains publics, les entretiens relèvent qu'il est nécessaire de réaliser les médiations dans la langue locale et pas seulement avec « *la langue de la technicité, qui pour nous est le français ou l'anglais* ». Cette ouverture à la langue locale permettrait de toucher plus de publics. En effet, en anglais, les médiations saisissent certaines élites, comme l'explique Guillaume Marchand pour l'Asie du Sud et Sud-Est : « *On s'adresse généralement à un public qui est assez éduqué, qui parle bien anglais, qui ose venir à des événements internationaux* ». L'utilisation d'une langue unique, telle que l'anglais, pourrait participer à l'uniformisation du discours de médiation sur lequel nous reviendrons plus tard dans cette analyse. Si l'objectif est d'atteindre des publics moins académiques et plus divers, la langue émerge rapidement comme une barrière qu'il faut surmonter : « *Un pays comme le Sénégal, si l'on veut faire de la bonne médiation scientifique, notamment vers les classes populaires ou même les jeunes en ville, il faut le faire en wolof* », témoigne Didier Orange.

L'utilisation de la langue locale peut placer le chercheur en spectateur, si celui-ci ne parle pas couramment la langue. Si cette situation peut le placer dans une position inconfortable, avec une perte de contrôle sur le message diffusé, elle peut aussi donner lieu à des situations d'échanges très riches ; à l'image d'ateliers organisés par Jeanne Riaux avec des collègues de différentes disciplines et des habitants de ses terrains de recherche. Ces ateliers se déroulent en langue locale, Jeanne Riaux et son confrère français se sont retrouvés spectateurs des échanges : « *on était là pour lancer l'impulsion, poser un cadre, puis on a regardé le dialogue en train de se faire. [...] Différents acteurs se sont rendu compte que ces personnes avaient une connaissance superfine de leurs territoires. Du moment où on les mettait en dialogue, ils arrivaient à articuler leurs idées, tomber d'accord sur certaines observations, entrer en débats. Beaucoup de choses se sont passées en très peu de temps* ».

Autres difficultés soulevaient par Catherine Sabinot qui découlent de la langue : les catégories *émiques*, c'est-à-dire une catégorisation propre à une personne ou un groupe, basé sur sa manière de penser et de nommer les choses : « *on a parfois des dialogues qui passent mal, car les catégories, les noms qu'emploient les scientifiques ne sont pas en cohérence, ou inversement. Il est extrêmement important de considérer les termes en langue : on relie souvent la perte de diversité linguistique à la perte de biodiversité. Perdre des langues c'est aussi perdre la manière de nommer les choses et donc perdre une grande connaissance. Il serait pertinent d'un peu plus collecter ces termes en langue* ».

Dans certains pays, notamment en Asie du Sud et Sud-Est, se pose également le problème des alphabets, comme l'évoque Xavier Mari : « *C'était assez difficile, car on n'utilise non seulement pas le même langage, mais on n'utilise pas le même alphabet* ». Didier Orange soutient : « *On est interpellé par cette langue composée de symboles, que nous occidentaux avons du mal à appréhender* ».

1.1.3. Traduire la science

« *J'ai toujours surmonté la barrière de la langue par rapport à l'ambition de la recherche que j'avais, dans le sens où je savais que je ne pouvais pas maîtriser toutes les langues des gens avec qui je serais amené à travailler* », confie Catherine Sabinot. Au fil des entretiens, s'impose l'idée que la médiation peut dépasser la barrière de la langue si elle est accompagnée d'adaptations ciblées, comme la création de lexiques, mais aussi, et surtout, le travail avec un interprète. La traduction fait entrer en jeu de nombreux compromis, notamment une plus grande quantité de travail. Pour exemple, l'exposition Black Carbon sur la pollution atmosphérique dont nous avons discuté plus haut a demandé de multiples traductions : « *Comme c'était financé par la France, il fallait une version française. Ensuite, comme on n'est pas en Europe, on ne peut pas juste faire une version anglaise. Il y avait donc deux langues associées à chaque fois : une version anglaise/thaïlandaise, anglaise/indonésienne, anglais/khmer, etc.* », explique Xavier Mari. Mais les textes posent le problème de traduction relié, par nature, à l'*ethnocentrisme*. La tendance à privilégier inconsciemment les normes et valeurs de sa propre société comme référence pour analyser les autres sociétés, aboutissant parfois à des préjugés et stéréotypes en ce qui concerne les Autres, peut être un

danger dans l'équilibre du dialogue. L'interculturel, en tant que principe d'ouverture, est aussi une tentative de renoncement à l'ethnocentrisme afin de remettre en question les préjugés culturels, d'élargir les horizons, et de reconnaître la valeur intrinsèque de chaque culture.

Si la traduction a été évoquée comme une adaptation très répandue dans le cadre de médiations internationales, elle présente certaines limites. Pareillement à un public non académique, les traducteurs ont parfois du mal à appréhender les termes scientifiques, même s'ils demandent les éléments de langage afin de s'y habituer. « *Tu sais que ça ne va pas être bien compris, et là il faut s'adapter encore, et tu en as la preuve quand la question retour du vietnamien tombe à côté du sujet.* ». Cette limite met en avant la perte de contrôle du message, qui est parfois difficile à appréhender pour les chercheurs : « *Et là tu ne peux rien faire : le message est passé, même si tu ne sais pas quel message est réellement passé, car ce n'est pas toi qui l'a donné directement* ». Pour les supports fixes, Xavier Mari combine métier de traducteurs et scientifiques et locuteurs natifs afin de diminuer la perte de précision scientifique. Toujours sur l'exposition Black Carbon, « *il a fallu beaucoup travailler sur les traductions, dans un premier temps avec des traducteurs puis avec l'aide de partenaires* », explique-t-il. De plus, la traduction ne suffit pas toujours : « *pour notre langage scientifique, il y a des mots à inventer dans certaines langues. C'était un petit peu complexe.* » Dans certains travaux, des linguistes ont été impliqués afin d'apporter leurs expertises, autant pour parler du sujet au public cible que pour expliquer certains termes aux chercheurs, « *Il faudrait plus mobiliser cette question du linguiste pour la médiation, à la fois pour comprendre les termes, savoir comment les choses sont perçues et pour transmettre le message, utiliser les bons termes* », témoigne ainsi Dominique Masse. Catherine Sabinot souligne : « *le fait d'avoir un interprète c'est une chose, le fait d'être attentif au mot employé par les gens c'en est une autre* ».

Cette double traduction à laquelle les chercheurs sont confrontés est donc la première adaptation de leur exercice de médiation.

1.2. Des contextes spécifiques

Au-delà de la langue, d'autres adaptations, liées à des contextes singuliers, sont nécessaires. Dans l'état des lieux et perceptives « Sciences avec et pour la société à l'IRD », un représentant témoigne : « *Dans ses échanges avec des sociétés qui ne*

fonctionnent pas de la même façon que la sienne, un chercheur du Nord n'a pas le même bagage culturel qu'un chercheur du Sud. Ce n'est pas seulement le monde de la recherche qui rencontre la société, mais le chercheur qui rencontre une société dont il n'est pas issu ». Par exemple, les régimes politiques autoritaires ou le contexte sécuritaire de certains pays sont d'autres types de difficultés qui forcent l'adaptation. Les chercheurs doivent être conscients de ces réalités politiques et comprendre comment elles peuvent influencer la manière dont les informations scientifiques sont reçues et interprétées par le public lors de médiations. Les dimensions religieuses peuvent également jouer un rôle important dans les pays du Sud, avec des croyances, des pratiques et des valeurs religieuses qui peuvent influencer la perception et l'acceptation de certaines idées scientifiques.

Il est important de noter que ces spécificités peuvent varier considérablement d'un pays à l'autre, et même à l'intérieur d'un même pays, comme témoigne Xavier Mari pour l'exposition Black Carbon : *« suivant les populations on ne vibre pas sur les mêmes dangers : avec certaines populations c'est plus l'aspect sanitaire, d'autres l'aspect économique. Il faut s'adapter. »*. La présentation de cette exposition a toujours été faite en parallèle à des débats, conférences, tables rondes, avec des chercheurs de l'IRD et des chercheurs locaux et les retours, perceptions des enjeux diffèrent suivant les publics. Pour des médiations, les chercheurs doivent donc être sensibles à ces spécificités et adapter leurs approches en conséquence, en travaillant en collaboration avec les acteurs locaux pour assurer une médiation scientifique pertinente, respectueuse et adaptée à chaque contexte. *« Si je débarque dans un nouveau pays et que j'essaye d'appliquer, de reproduire un discours, il va y avoir des couacs. Il y a des pays où c'est plus ou moins libre, il faut faire plus au moins attention, certains où tu peux être critique, d'autres où il ne faut vraiment pas être critique, des pays où, pour avoir un levier, faire avancer les choses, il faut parler des pays voisins et de ce qu'ils font. C'est un dosage, c'est dur à expliquer, mais tant que tu n'as pas l'expérience, tu as du mal à l'évaluer »*, affirme Xavier Mari, appuyé par la réponse de Guillaume Marchand : *« Si on fait de la médiation en tant qu'europpéen en Asie, et qu'on se déplace avec nos idées culturelles, on tombera à côté, car la population à un système de pensée qui est assez différent sur certains sujets »*.

1.3. L'instinct ou l'expérience ?

Certaines de mes questions d'entretiens portaient sur la connaissance de leurs publics et la préparation des actions de médiations. Deux idées fortes émergent et s'opposent : la disposition naturelle à s'adapter et la pratique, dont découle une habitude.

1.3.1. L'instinct

Certaines de mes questions d'entretiens portaient sur la connaissance de leurs publics et la préparation des actions de médiations. Les témoignages recueillis s'accordent sur un même sentiment : « *C'est instinctif, on essaye de s'adapter au public qu'on a en face* », explique Dominique Masse. Cette affirmation est développée à plusieurs reprises lors des entretiens : « *Les questions que tu te poses on les vit au jour le jour, on n'y réfléchit même pas* », confie Xavier Mari. Même constat pour la mallette pédagogique MARECO¹³ de Pascale Chabanet : « *La mallette c'était du feeling, je ne sais même pas comment on a fait cet outil, mais il fonctionne super bien partout dans l'océan indien depuis plus de 10 ans.* », et celle de Jeanne Riaux¹⁴ : « *J'ai fait ce travail à l'envers, je n'ai pas réfléchi aux publics. Je n'ai jamais pensé que Phil'Eau allait donner une mallette pédagogique, mais au bout d'un moment je ne pouvais pas être présente partout où l'on me demande, j'ai donc mis ça sous format papier* ».

Cette intuition se traduit, pour certains de nos interlocuteurs, par une volonté de « médier » leurs connaissances à des publics familiers dont ils se sentent proches, à l'exemple de Pascale Chabanet, qui a développé une mallette pédagogique MARECO à destination des enfants : « *Je pense que je perçois comment les enfants captent la connaissance, à travers ma propre expérience, au feeling* ». Même chose pour Jeanne Riaux, qui intervenait en école Montessori en France sur la thématique de l'eau, ce qui a conduit à la création de la mallette Phil'Eau. A contrario, Dominique Masse ne ressent pas le besoin de cibler la jeunesse dans ces actions de médiation, mais plutôt

¹³ et ² : Les mallettes pédagogiques MARECO et Phil'Eau sont à retrouver dans les ressources pédagogiques de l'IRD : <https://www.ird.fr/ressources-pedagogiques>

les acteurs avec qui il travaille. Cette proximité augmente les chances de partager certaines références culturelles, valeurs, expériences ou langage commun et les chercheurs sont plus enclins à ressentir de l'empathie.

De plus, réaliser une activité de médiation avec un public méconnu augmente les risques d'erreurs : vulgarisations inadaptées, manque d'adaptation culturelle, présentation trop académique, ignorer les questions et les préoccupations du public... Pour exemple, Pascale Chabanet confiait que « *les seules fois où la mallette pédagogique n'a pas marché c'est avec les adultes, avec les enfants ça a toujours marché* ». Pour éviter ces erreurs, mettre en place une recherche préliminaire sur le public cible, établir un dialogue ouvert avec les participants et adapter continuellement son discours en fonction de leurs réactions et besoins sont certaines clés d'une adaptation réussie. Avec une certaine préparation, il semble possible pour un chercheur de s'éloigner de sa zone de confort.

1.3.2. L'expérience

Mais si l'instinct impulse des activités de médiation, il ne suffirait pas pour s'adapter. Pour certains, l'adaptation à un public cible, mais plus largement à un nouveau territoire, réside dans la pratique : « *Il faut arriver à acquérir une connaissance du fonctionnement mental des populations. Après on rentre vite dans les clichés, c'est une question de perception. [...] Et ça, c'est l'expérience* », explique Xavier Mari. Au-delà du contexte, c'est aussi dans la conception que l'expérience des chercheurs est mobilisée. Catherine Sabinot confiait que, à défaut d'une formation spécifique, elle s'appuyait beaucoup sur ces différentes expériences de vie, comme le Brevet d'aptitude aux fonctions d'animateur ou ses différents vécus en associations. De plus, la diversité des expériences, des acteurs et des territoires conduit à mieux partager et mieux construire le dialogue avec les autres collègues.

Au cours des échanges sur l'expérience, la notion de pluridisciplinarité s'installe. Si elle est souvent abordée dans le cadre des recherches, il découle néanmoins un intérêt de croiser les regards spécialistes pour les activités de médiation. C'est en tenant compte des différents points de vue de ses pairs que Xavier Mari parvient à trouver le juste équilibre pour une exposition scientifique. Sur le terrain, la problématique est la même : « *C'est parce qu'il y a des questions très*

précises qui se posent sur le terrain qu'il faudrait s'associer, rassembler les disciplines, pour rentrer en dialogue de manière plus solide, plus pertinent avec les interlocuteurs », affirme Jeanne Riaux. Par expérience, elle confie que sur certains ateliers de restitutions « *tous les scientifiques sont partis sur des sujets qui n'étaient pas dans leur cœur de métier, et j'ai l'impression que ça arrive très souvent. C'est pourtant une position où on peut vite être amené à dire des bêtises et où on marche sur les plates-bandes d'un collègue, alors qu'on pourrait les faire intervenir. C'est là où l'interdisciplinarité c'est super important, surtout dans la médiation avec les publics* ».

Si l'expérience semble jouer un rôle majeur dans la manière de mener des activités de médiation scientifiques, Xavier Mari précisera tout de même que : « *ce n'est pas qu'une question d'expérience, mais de sensibilité, qui s'arrondit avec l'expérience* ».

1.3.3. La préparation aux actions de médiation

Si au cours des entretiens la notion de « feeling », d'ajustement sur le terrain, reste très forte, quelques témoignages mettent en avant une certaine préparation des chercheurs à leurs médiations scientifiques, consciente ou non. Dominique Masse avoue que « *pour ce qui est de la préparation, je n'y ai jamais vraiment réfléchi* ». Pourtant, il affirme que le plus important en médiation est d'identifier les objectifs du dialogue : « *les préoccupations ne seront pas les mêmes entre un agriculteur, un manager et un décideur politique* ». C'est donc instinctif de ne pas présenter les mêmes choses et de la même manière, suivant ces publics, mais « *on va quand même réfléchir un peu à ce que la personne attend, ce qu'elle pourrait nous apporter et ce qu'on pourrait lui apporter* ».

Parfois, un outil de médiation atteint sa limite. Jeanne Riaux confie qu'une des limites de la mallette Phil'Eau sont les régions sans rivière : « *Il y a un jeu qui se base sur un dessin de rivière. Certains enfants au sud du Sénégal, en Mauritanie, ne savaient pas ce qu'était une rivière. Ils dessinaient des mares et donc la circulation de l'eau, le partage de l'eau qui circule n'a plus de sens, ne marchait plus. Leurs figures mythologiques de l'eau étaient plutôt associées aux arbres* ». Ces publics impliquaient une approche différente, et une préparation en amont liée à leur environnement et leur représentation de la circulation de l'eau.

1.4. La posture

Mais « *ce ne sont pas forcément des habitudes, des méthodes, mais des postures qui fonctionnent bien quand les territoires sont divers* », soutient Catherine Sabinot. Il arrive que la relation entre les deux parties impliquées dans une médiation soit asymétrique, où l'une détient une position d'autorité sur l'autre. Ce cas de figure particulier se retrouve fréquemment dans la médiation scientifique opérée par les chercheurs, dans le sens où ils sont détenteurs d'un véritable savoir, dont ils sont les producteurs et non seulement les passeurs. La posture qu'endosse le chercheur lors de ses médiations pourra diminuer ou accentuer cette asymétrie. La médiation peut donc être à la fois une aide, un levier et un obstacle, que le médiateur ou le public peut expérimenter. Dans le cadre de la science de la durabilité portée par l'IRD, mais aussi pour que la médiation puisse être reçue, le public doit se trouver dans une interrelation avec les chercheurs et parfois même une position de confiance. Pour certains, il s'agit de laisser cette figure d'élite de côté et de se glisser dans la peau d'un autre : « *Ça m'intéresse de transférer des connaissances à des enfants, car ça m'oblige aussi à me mettre à leur place* », confie Pascale Chabanet. Didier Orange dirige des fresques du climat, et sa posture a évolué au fil des animations : « *Le but de toutes ses actions a été de me rendre de plus en plus humble, de me mettre de moins en moins en avant, d'être de moins en moins en position de chercheur vis-à-vis de l'autre, plus être un animateur qui essaye de comprendre* ». Posture sur laquelle il insiste lorsqu'il forme d'autres animateurs : « *vous n'avez pas la connaissance, vous êtes les maîtres du jeu, vous connaissez simplement les règles. On est des facilitateurs, on facilite le discours entre les personnes [...] : ce sont les gens qui jouent qui doivent parler* ».

Mais parfois, cette représentation de l'autorité peut servir les objectifs des chercheurs, comme l'expérimente Didier Orange : « *J'utilisais l'aura qu'ont les chercheurs [pour engager la conversation sur le terrain et trouver des compromis]* ». C'est une posture dont il a conscience et qu'il utilise. En parlant des chercheurs, il prévient : « *Même s'ils se voient comme des gens très simples, à chaque fois qu'ils arrivent quelque part, ils sont vus comme détenant la science infuse, même en Europe* ». Posture qui peut accroître la distance entre les deux parties impliquées : « *Les français sont souvent considérés à l'étranger comme des donneurs de leçons. Il faut*

savoir être humble et écouter si tu veux avoir un véritable échange. », affirme Xavier Mari.

Lors de sa conférence *La médiation culturelle mise en perspective*, Marie-Christine Bordeaux identifie trois principales dimensions associées à la médiation : la médiation comme métier et ensemble de compétences professionnelles, la médiation comme fonction dans la culture et la médiation comme idéal, c'est-à-dire comme accomplissement de valeurs. Si la première dimension peut faire écho au premier chapitre de ce mémoire et au projet PILOTS, les deux autres résonnent dans cette analyse avec la médiation scientifique opérée par les chercheurs.

Selon elle, la médiation comme fonction désigne l'activité des acteurs culturels, qu'ils soient médiateurs ou non, dans la transmission culturelle, en faveur du lien social. Cette définition résonne pour ici avec les chercheurs qui mènent ou participent des activités de médiations. Ils auraient pour objectif de faciliter la rencontre entre la science et la société en promouvant un dialogue ouvert et en rendant les connaissances scientifiques accessibles au plus grand nombre. Ils favorisent le lien social en encourageant l'interaction, le partage des connaissances et la participation du public, contribuant ainsi à une meilleure compréhension et une meilleure appropriation des enjeux scientifiques dans notre société.

Le besoin d'un lien social né parfois dans la recherche avant même le désir de médiation. Didier Orange témoigne que, pour rentrer en contact avec les personnes impliquées dans sa recherche, il a commencé par des enquêtes ouvertes où l'idée était d'écouter : *« L'idée était de créer un lien d'amitié. Ça c'est ce que je disais à l'époque, aujourd'hui je parle d'empathie. Pour moi c'est le maître-mot de l'avenir de la recherche et de l'humanité »*. Catherine Sabinot souligne que, lors de collecte d'informations, il est important de respecter certains principes, de savoir ce qu'on peut et ne peut pas faire. Elle conseille de partir du principe qu'on ne sait pas, et questionner, interroger les collègues qui ont travaillé dans ces régions/territoires, et bien sûr faire preuve de savoir-vivre.

Selon la troisième dimension énoncée, la médiation peut être considérée comme idéal, reposant sur des valeurs souvent humanistes et engagées, associées à la culture : dialogue, partage, service auprès des populations les plus démunies ou empêchées. Pour Catherine Sabinot, *« il est important de restituer les travaux qu'on a menés, et pour ça il faut forcément avoir un discours autre que le discours scientifique.*

On fait des restitutions dans différents lieux à différents publics, parfois très spécifiques comme des pêcheurs, etc. On doit adapter son discours et assurer cette médiation, c'est important de construire ce retour vers la population ». Les valeurs personnelles et l'intérêt que portent les chercheurs dans le dialogue science-société impactent leur implication dans les actions de médiation. Dans ce contexte, Marie-Christine Bordeaux souligne que la médiation scientifique peut également comporter une critique du système culturel existant. Le dialogue est une valeur fondamentale de la médiation scientifique. Elle encourage l'échange d'idées et de connaissances entre les scientifiques, les experts et le public, favorisant ainsi une communication ouverte et un enrichissement mutuel. Le dialogue permet de transcender les barrières culturelles, sociales et linguistiques, et de favoriser une compréhension mutuelle entre les différentes parties prenantes. Catherine Sabinot explique que « *Dans tous les projets que je mène, je vais restituer les analyses avant de rendre le rapport final, pour pouvoir le modifier afin d'intégrer les éventuels retours oraux. Je pense que c'est une force pour mieux reconnaître que ces personnes ont une connaissance, et qu'ils puissent nous donner leurs avis ».* Elle insistait sur la prise en compte de ce dialogue, parfois oublié des chercheurs : « *Je pense que restituer avant la fin des projets devrait être le cas pour tous les scientifiques ».*

1.5. Rapports humains et empathie

Comme exprimée plus haut par Didier Orange, le maître-mot pour l'avenir de la recherche, mais plus généralement de l'humanité et des rapports humains est l'empathie. Ce témoignage exprime l'idée que pour établir un dialogue interculturel réussi, il est nécessaire de faire preuve d'empathie envers l'autre, en reconnaissant sa différence culturelle et en cherchant à comprendre sa perspective. Cette attitude d'empathie permet d'ouvrir de nouvelles perspectives scientifiques et de favoriser une véritable rencontre entre les cultures, plutôt que de simplement chercher à imposer une culture ou une perspective particulière. En d'autres termes, l'empathie favorise la compréhension mutuelle et l'enrichissement scientifique. Cette empathie peut provenir d'expériences professionnelles : « *Mon travail d'anthropologue conduit à déjà avoir une expérience d'écoute et de partage, avec beaucoup d'empathie. Le fait d'avoir travaillé avec d'autres acteurs, en particulier les artistes ces dernières années, conduit à encore mieux travailler son discours et mieux choisir les mots* », relève Catherine Sabinot. Mais elle peut aussi émaner de sensibilité plus personnelle. Pour exemple, Didier Orange a mené des recherches de terrains dans la forêt du Congo, où il envoyait des ballons-sondes pour tracer le carbone : « *ça n'intéressait pas les pygmées et les résultats n'allaient pas leur changer la vie, mais j'avais besoin d'eux pour être guidé dans la forêt. Ça marchait parce qu'ils m'aimaient, que je les aimais et qu'on avait envie d'être ensemble : c'était d'abord un rapport humain* ».

Si la barrière de la langue nécessite certaines adaptations, comme la transformation des mots scientifiques en images qui appartiennent à la culture locale, Didier Orange souligne que « *partout on retrouve la même chose, on crée une empathie, un questionnement, on découvre le plaisir que les gens ont d'enfin comprendre* ». L'empathie amène à penser à l'autre comme égal, et pas seulement comme acteurs de sa recherche ou source de connaissance. Didier Orange estime que toutes ces actions de médiations ont aussi pour but d'impacter directement la gestion de la ressource (son sujet de recherche) avec les acteurs sur place : « *l'utilisation de tous ces outils prend sens pour discuter [...] d'être humain à être humain, de le renseigner de suite sans passer par un article* ».

1.6. Retour sur la première hypothèse

En somme, la médiation scientifique internationale exige des chercheurs qu'ils surmontent les barrières de la langue et qu'ils s'adaptent aux spécificités des différents publics. La traduction, à la fois sémantique et linguistique, constitue un outil clé pour rendre les connaissances scientifiques accessibles et faciliter le dialogue entre chercheurs et non-spécialistes. Cependant, il est important de reconnaître les limites de la traduction et d'adopter une approche globale qui tient compte des contextes culturels et sociaux dans lesquels la médiation a lieu.

Aussi, lorsqu'il s'agit de mener des activités de médiation scientifique, deux approches principales se dégagent : l'instinct et l'expérience. Certains chercheurs privilégient leur instinct et s'adaptent intuitivement au public qui leur fait face. Ils utilisent leur propre expérience et leur compréhension du fonctionnement de ce public pour concevoir des outils de médiation efficaces. D'un autre côté, l'expérience joue également un rôle essentiel dans la réussite des activités de médiation. Les chercheurs qui ont une expérience approfondie de l'expatriation développent une connaissance du fonctionnement mental des différents publics et apprennent à s'adapter à de nouveaux territoires.

Enfin, la préparation et la posture du chercheur lors de la médiation peuvent jouer un rôle significatif.

Bien que certains chercheurs adoptent une approche instinctive, ils reconnaissent néanmoins l'importance de se préparer en identifiant les objectifs du dialogue et en anticipant les attentes du public. Certains chercheurs adoptent une posture humble et empathique, se mettant à la place du public et favorisant un véritable dialogue. Dans d'autres situations, ils peuvent aussi utiliser leur statut de « sachant » pour faciliter la conversation, mais doivent rester conscients des distances potentielles que cela peut créer.

L'IRD a conscience des écarts culturels auxquels les chercheurs font face dans leurs projets de recherches au sein des différents pays partenaires. Mais l'ensemble des barrières que cela induit se dresse aussi dans des projets de médiations, renforcées par la nécessité de traduction et par la méconnaissance de certains publics et de la posture à adopter.

2. Le risque d'uniformisation

Dans cette seconde partie, nous envisageons que, si les ajustements nécessaires aux contextes culturels locaux ne sont pas pris en compte et mis en œuvre de manière adéquate, il y a un risque d'uniformisation de la médiation scientifique, mais aussi une perte de diversité culturelle. Cette uniformisation de la médiation scientifique entraînerait une standardisation de la compréhension et de l'interprétation de la science. Pourtant, chaque territoire présente des défis, des enjeux et des préoccupations spécifiques qui nécessitent une approche adaptée. En ne tenant pas compte de ces spécificités, il existe un risque de véhiculer une vision simplifiée et uniforme de la science, qui ne prend pas en compte la complexité et les nuances propres à chaque réalité locale. Une telle uniformisation pourrait réduire la pertinence et l'impact de la médiation scientifique en ne répondant pas aux besoins et aux attentes des publics cibles. Lorsqu'un chercheur s'adapte à un contexte culturel précis lors d'une médiation scientifique, cela se reflète généralement dans les outils qu'il utilise pour communiquer avec son public. Afin d'interroger cette potentielle uniformisation de la médiation scientifique, certaines questions du guide d'entretien ([annexe 1](#)) portaient sur les pratiques, les approches et outils explorés par les six chercheurs.

2.1. Des outils universels ?

Certains des outils de médiations abordés par mes interlocuteurs étaient présentés comme universels.

Tout d'abord, « *pour attirer un public il faut raconter une histoire* », suggère Dominique Masse. Approche partagée avec Pascale Chabanet et ses actions de médiations abordant les récifs coralliens à destination du jeune public : « *Communiquer sur le monde de Némò ce n'est pas compliqué. C'est comme si tu rentrais dans un château : le langage du jeu est un super vecteur pour les enfants* ».

En effet, le jeu est aussi un outil de médiation commun. Si les modèles de jeux présents dans la mallette MARECO, coconstruite par Pascale Chabanet, sont des modèles de jeux types de métropole, ils semblent fonctionner depuis plus de 10 ans au sein de divers territoires du Pacifique : « *J'ai l'impression que ça marche, il me semble qu'il y a quand même un côté universel à ces jeux* ». Jeanne Riaux précisera

que, chez les plus grands, l'expérimentation a très bien marché, car la manipulation est « universelle ».

Même constat pour Didier Orange qui a déjà utilisé le jeu, et plus précisément le sport le plus populaire au monde, en organisant un championnat de football dans le delta intérieur du Niger pour aborder la question du partage des ressources : *« quand on joue au foot, il y a deux équipes adverses, mais qui sont interdépendantes : s'il n'y a pas l'autre, on ne peut pas jouer. Le but c'est d'être ensemble. Et puis il y a un ballon au milieu, que chaque équipe veut envoyer dans un sens opposé. C'est ça la gestion des ressources : être tous ensemble, avec des objectifs qui peuvent être opposés. C'est là-dessus que j'ai basé ma médiation : être persuadé que les êtres humains vont se mobiliser, car ils ont de l'empathie les uns envers les autres, et l'empathie vient avec la connaissance mutuelle »*. Même principe dans les fresques du climat qu'il conçoit : *« la personne qui vient jouer a envie de connaître, et tu utilises cette envie. Mais pour qu'elle ait encore plus envie, tu sors un jeu »*.

Pour impliquer les enfants avec lesquels elle travaille, Catherine Sabinot est souvent passée par le dessin : *« ça me semble être un moyen d'intégrer un peu mieux les enfants et leurs représentations dans nos recherches. Le dessin est un outil intéressant, car il permet d'intégrer les enfants avec leur vision, car c'est parfois plus facile de s'exprimer par le dessin que pas les mots. C'est aussi un outil qui peut être mobilisé pour la médiation »*. Elle a d'ailleurs écrit un livre sur le sujet¹⁵. Cet outil, utile pour ses recherches, et aussi un vecteur très intéressant en médiation : *« Le dessin d'enfant est un moyen pour capter l'attention, tout le monde est touché. Lorsqu'on présente des dessins d'enfants à d'autres enfants, c'est une bonne accroche, qui permet de les faire beaucoup interagir, intervenir. »*

Autre ressource très utilisée dans sa médiation et définie comme un outil universel : l'image. Elle se retrouve sous forme de photos, par exemple au sein du livre *Delta*¹⁶ dirigé par Didier Orange, afin de se *« faire entendre différemment »*. Alors qu'il se baladait avec dans les villages, les gens se reconnaissaient en photo. Les textes

¹⁵ SABINOT Catherine, CARRIÈRE Stéphanie, *« Le dessin d'enfant : De l'outil aux médias pour la diffusion des savoirs scientifiques »*, *Les savoirs des sciences sociales : Débats, controverses, partages* | 2015

<http://books.openedition.org/irdeditions/10814>

¹⁶ Ouvrage disponible en ligne : <https://www.editions.ird.fr/produit/89/9782911741326/delta>

adjoints, basés sur des modèles scientifiques et des mesures, racontent des histoires de vie pour promouvoir des idées.

L'image se trouve aussi sous forme de vidéos, utilisées par exemple lors d'une restitution publique mise en place par Dominique Masse à la demande des agriculteurs. Pour ne pas faire un exposé scientifique de manière « classique », l'équipe de Dominique Masse s'est posé la question de comment restituer ces résultats à ces acteurs « *tout en cherchant à attraper la connaissance aussi, avoir leur point de vue* ». Cette restitution s'est basée sur des vidéos tirées d'Internet et un tirage de diagramme simple.

Les images seraient donc productrices de significations communes entre cultures¹⁷.

L'idée d'outils de médiation scientifique universels pose un défi intéressant. Bien qu'il puisse être difficile de développer des dispositifs qui conviennent à tous les contextes et publics, il ressort de cela que certains principes et approches peuvent être considérés comme des fondements pour la création d'outils de médiation scientifique plus largement applicables : l'accessibilité, l'interactivité et la narration. Mais il est important de souligner que ces principes doivent être adaptés aux spécificités de chaque contexte et public cible. L'implication des communautés locales, la consultation des acteurs et la prise en compte de leurs besoins sont essentielles pour développer des outils de médiation scientifique efficaces et pertinents. Il est également important de faire preuve de flexibilité et d'itération dans le processus de création et d'adaptation des outils afin de répondre aux retours et aux évaluations du public. D'autres approches permettent, en se basant sur ces pratiques familières et maîtrisées, une appropriation du message scientifique par les publics : l'adaptabilité, la collaboration et la mise en réseau.

¹⁷ Pourtant, l'image constitue parfois l'une des manifestations les plus significatives de l'importance des identités culturelles territoriales, notamment dans le secteur de la publicité internationale. Angéliki Koukoutsaki-Monnier s'est prêtée à ce type d'analyse dans « La communication publicitaire face aux territoires nationaux », *Questions de communication*, 4 | 2003, 187-202. Il serait intéressant d'étudier cette signification des images au sein des divers territoires du Sud pour appuyer une médiation scientifique ajustée, mais ce sujet nécessiterait une recherche à part entière.

2.2. L'appropriation

« *Le mot-clé c'est l'appropriation* », affirme Pascale Chabanet. Pour cette chercheuse qui se considère comme une « passeuse de savoirs », l'ajustement envers les jeunes publics se fait au niveau des enseignants. Elle dirige une formation de base sur les récifs coralliens en français ou anglais. La mallette contient les deux langues, et une supplémentaire dans le livret qui l'accompagne (comme le portugais ou créole) : « *une fois que l'enseignement se l'approprie c'est lui qui connaît son public, sa classe pour faire passer la connaissance et provoquer la discussion entre les élèves* ». Interrogé sur le jeu des 7 familles, populaire en France et en Europe, la biologiste soutient que l'appropriation est la solution clé à la réussite d'un outil : « *le jeu des 7 familles est peut-être le plus complexe, c'est peut-être plus chez nous que l'on fait ça, je ne sais pas. Mais une fois qu'ils se l'approprient, ça marche* ». Elle insiste : « *La formation des enseignants est très importante, car à partir du moment où ils se sont approprié l'objet ils en font ce qu'ils veulent* ». La perte du contrôle, évoquée plus haut par certains de ses collègues, n'est pas une difficulté, mais une étape, car : « *chacun a une manière de transmettre, de passer les informations* », mais aussi de la recevoir. De par son expérience de professeur, elle sait que les canaux de perceptions sont différents suivant les personnes, d'où la multitude de supports dans la mallette.

Autre barrière majeure évoquée plus haut, la barrière de la langue « *La question de la langue est super importante, ça fait partie de l'appropriation, autant pour les professeurs que pour les enfants* ». Là encore, Pascale Chabanet la conçoit comme une étape à franchir, juste le temps de transmettre l'information. À Madagascar, elle travaille avec un interprète, mais seulement pour la phase d'appropriation. Une fois que l'enseignement et les enfants ont compris, ils parlent malgache entre eux : « *le terme de passeur prend son sens : l'idée n'est pas d'être toujours là.* »

Il y a donc tout un intérêt de former un relais, à la fois pour sa relation parfois privilégiée avec le public cible, mais aussi dans la perspective de ne plus être présent. C'est même le but pour certains chercheurs, à l'image de Didier Orange qui conçoit les fresques du climat puis forme les animateurs afin que « *chacun fasse son petit chemin* ».

2.2.1. L'adaptabilité

Autre mot-clé très récurrent dans cette analyse : l'adaptabilité, à la fois des chercheurs, mais aussi des outils de médiation scientifique. Si créer un nouvel outil de médiation spécifique à chaque public n'est pas une idée qui émerge des entretiens, pouvoir l'ajuster en fonction des spécificités locales et des besoins des publics cibles semble être le meilleur ratio ambition / temps. Jeanne Riaux a mené de nombreuses fois ses ateliers sur l'eau dans des conditions et territoires très divers : en école Montessori en France, au Sénégal avec parfois des groupes de 50 enfants, de différents niveaux, avec ou sans l'enseignant, francophones ou non... Elle note : « *C'était chaque fois un nouveau challenge de réussir à animer ces ateliers* ». Ces ateliers ont donné lieu à la mallette pédagogique Phil'Eau, qui a évolué lors de ces différentes expériences. La version aboutie de la mallette a une grande capacité d'adaptation et fonctionne avec de nombreux publics. « *L'idée au départ était de proposer un cadre et que les personnes qui veulent s'en saisir puissent inventer leurs propres activités à partir de ce cadre, et qu'un site soit mis en place pour partager ces nouvelles activités* », précise-t-elle. Cette idée qui a vu le jour avec autre mallette pédagogique, MARECO de Pascale Chabanet. Cette dernière confie : « *Je sais que d'autres créations ont été faites qui, sans doute, correspondaient bien au pays dans lequel le jeu a été créé* ».

Dans cette idée de partage, les outils de médiation scientifique peuvent aussi être conçus de manière à encourager la collaboration entre les chercheurs, les intermédiaires et le public. Cela peut se traduire par la prise en compte des avis et des connaissances des différents acteurs. Catherine Sabinot a travaillé sur la plaquette ESPAM abordant les animaux marins emblématiques. Ce travail a été pensé avec des visuels et des graphiques, dans le but de partager au mieux la compréhension des valeurs accordées aux espèces marines par les habitants. Ces graphiques faisant partie des diapos de présentation lors des restitutions, ils ont donc été « testés » avant la plaquette finale. « *Dans tous les projets que je mène, je vais restituer les analyses avant de rendre le rapport final, pour pouvoir le modifier afin d'intégrer les éventuels retours oraux. Je pense que c'est une force pour mieux reconnaître que ces personnes ont une connaissance, et qu'ils puissent nous donner leurs avis. [...] On s'appuie sur leur discours pour rebondir, donc l'intérêt est plus fort* », explique Catherine Sabinot.

Dans cette même vague de collaboration, Pascale Chabanet mène aujourd'hui un projet de culture scientifique, PAREO¹⁸, entre la Réunion, Maurice, Mayotte, Seychelles, et Comores. « *Ce projet est un transfert de connaissance à travers des jeux, qui s'enrichissent avec d'autres jeux créés par les enfants, qui sont très créatifs* », présente-t-elle. Des échanges art-science entre les jeunes et des artistes locaux nourrissent cette création : « *Les enfants créent des choses avec les artistes à partir de leurs connaissances : ce sont eux qui deviennent des ambassadeurs de la protection du milieu à partir des choses qu'ils ont créé eux-mêmes [...]. Le côté art ouvre le canal des émotions, et les enfants sont des ambassadeurs formidables, car ils touchent leurs cercles familiaux, mais aussi les politiques et le grand public* ». Pour Pascale Chabanet, la collaboration avec l'art est une très bonne approche à combiner avec la médiation : « *Il faut essayer d'ouvrir le plus de canaux de sens, de perceptions. L'art à ce pouvoir et arrive à toucher les émotions ce qui, je pense, empreigne bien la connaissance* ». Cette mise en réseau peut faciliter le partage de connaissances, l'échange d'expériences et la création de synergies entre différents acteurs.

2.2.2. Les métaphores

L'une des approches citées en exemple dans certains des entretiens est l'utilisation des métaphores. Cette figure de style, fondée sur l'analogie, est un outil efficace de médiation scientifique internationale qui évite l'uniformisation et met en évidence la prise en compte de l'interculturalité propre à chaque situation. Dominique Masse expliquait que, dans son projet de recherche, tout un travail est réalisé autour des métaphores utilisées par les différents groupes d'acteurs pour parler des sols. D'ailleurs, ce procédé fonctionnait à double sens : « *ces métaphores nous donnent des clés pour comprendre la perception de l'autre, mais aussi en communication, pour travailler avec eux sur une meilleure gestion de leurs terres* ». L'approche consiste à récolter et collectionner ces métaphores, puis à les explorer et exploiter : « *cela permet d'engranger de la perception locale, autochtone, indigène, mais aussi comment utiliser ces images en retour pour présenter nos résultats* ». En utilisant des images, des comparaisons ou des analogies familières à différentes cultures, les métaphores

¹⁸ Projet de sensibilisation à la protection des récifs coralliens accompagnés par les scientifiques de l'IRD : <http://pareo.re>

facilitent la compréhension en reliant les idées scientifiques à des concepts plus concrets et connus.

Les métaphores offrent une grande liberté créative dans la manière de représenter les concepts scientifiques. Elles peuvent être utilisées de manière ludique, en rendant la médiation scientifique plus divertissante et attrayante afin de susciter l'intérêt et la curiosité du public. Jeanne Riaux explique que les échanges avec les enfants, notamment au Sénégal, mettent en lumière tout un monde imaginaire très riche dont « on ne parle pas » : « *Dans les ateliers on cherche surtout à ce que les jeunes se posent des questions, chacun avec leur imaginaire* ». Si cet imaginaire n'est pas encore profondément exploité par Jeanne Riaux, ces échanges mettent en avant que l'utilisation de métaphore a le pouvoir d'évoquer des émotions et de stimuler l'imaginaire de divers publics.

Les métaphores permettent de transférer des connaissances d'un domaine spécifique à un autre. Elles aident à établir des liens entre des notions abstraites ou techniques et des expériences concrètes partagées par des cultures différentes. Cela permet de créer un langage commun et de favoriser la compréhension mutuelle. Xavier Mari témoigne que, lors des échanges qui accompagnent ces actions de médiations, « *tu te rends compte de l'intérêt des gens [pour les sujets abordés], qui est souvent très personnel* ». Les métaphores peuvent être adaptées en fonction de ces intérêts. Elles peuvent prendre en compte les valeurs, les croyances et les références culturelles propres à chaque public : « *sur la pollution de l'air, tu ne parles pas des effets que ça a sur le climat, mais tu expliques que c'est comme s'ils faisaient fumer des cigarettes à leurs enfants. Pour les groupes politiques, tu expliques que 5% du PIB du Vietnam est perdu à cause de la pollution de l'air sur une année. En Thaïlande, tu expliques que les touristes ne vont plus dans certaines zones lors des pics de pollutions, etc.* » Cela permet d'éviter les malentendus culturels et de rendre les concepts scientifiques plus pertinents et significatifs pour le public visé. « *Je suis obligé d'utiliser des métaphores* », conclut Xavier Mari.

2.2.3. La représentation

Plus généralement, la question des représentations est très sollicitée. Jeanne Riaux travaille sur les figures mythologiques et les déesses de l'eau : « *cette trame permet de réfléchir au multiculturaliste, qu'est-ce que l'eau symbolise pour chacun d'entre nous, et d'aborder le partage* ». Des rapprochements culturels émergent : « *les Inuites ont une femme qui est la maîtresse de l'eau, comme les Sénégalais* ». « *Dans cette mallette [pédagogique] il y a, entre autres, l'idée que tous les peuples du monde ont des cultures différentes, mais on est tous reliés par le fait qu'on ait besoin de s'expliquer des choses* », souligne l'anthropologue.

Toujours sur l'importance de la représentation, Didier Orange et son équipe ont créé un jeu de modélisation (MIDIN) à la suite du tournoi de football organisé dans le delta intérieur du Niger où il y avait des conflits entre ethnies. Ce « jeu sérieux » modélise le déplacement des populations (pêcheurs / éleveurs / agriculteurs) et les déplacements de ressources avec des symboles et des couleurs différentes¹⁹. Dans les villages, l'équipe discutait des ressources avec les habitants, puis il rentrait dans les paramètres de la modélisation les questions et problèmes qui émergeaient. Ils gagnaient leur confiance, car le modèle représentait les déplacements réels des ethnies et des ressources, que les villageois reconnaissaient bien. Puis il sortait des graphes sans unité pour engager la conversation sur les ressources et les revenus et trouver des compromis. Pour lui, l'outil va au-delà du jeu et de l'image, c'est une question de représentation.

En résumé, les métaphores et les représentations sont un outil puissant de médiation scientifique internationale en raison de leur capacité à rendre les concepts scientifiques complexes plus accessibles et imagés, à évoquer des émotions et à stimuler l'imaginaire. Elles favorisent la compréhension mutuelle et l'engagement du public, contribuant ainsi à une médiation scientifique plus efficace et inclusive à l'échelle internationale.

¹⁹ Les symboles et couleurs utilisés proviennent d'un travail en collaboration avec une anthropologue afin qu'ils représentent au mieux les différentes ethnies.

2.3. Retour sur la seconde hypothèse

L'utilisation d'outils considérés comme universels appuyée par un discours qui serait commun tendrait vers une uniformisation. Cela entraînerait une perte de diversité culturelle et d'identité locale ainsi qu'une standardisation de la compréhension et de l'interprétation de la science, limitant la richesse des perspectives et des connaissances. Mais si certains principes et approches peuvent servir de base pour élaborer des outils de médiation scientifique ayant une portée étendue, concevoir des outils adaptés à tous les contextes et publics représente un défi de taille. Les outils présentés comme universels par mes interlocuteurs sont tous empreints d'adaptation et d'appropriation, qui apparaissent comme des mots-clés centraux dans cette analyse.

Les chercheurs interviewés intègrent des réflexions sur les adaptations nécessaires aux contextes locaux. Pour certains il s'agit de s'engager dans une démarche de co-construction avec les communautés, en écoutant et en prenant en compte leurs perspectives et leurs besoins spécifiques. D'autres abordent une approche participative et inclusive respectueuse des particularités locales, tout en favorisant l'échange et la compréhension mutuelle entre chercheurs et les publics cibles. Toutes ces approches échappent à une uniformisation de la médiation scientifique.

Néanmoins, au cœur des témoignages, le manque d'empreinte locale se fait sentir. Il est minimisé dans certaines pratiques, comme la transmission et le lâcher-prise sur les savoirs.

3. La prise en compte de l'interculturalité

Cette dernière partie vise à répondre à notre troisième hypothèse : la dimension interculturelle d'une situation de médiation scientifique, ne serait pas pleinement prise en compte par les chercheurs et insuffisamment intégrée dans leur formation. Dans de nombreux cas, l'adaptation interculturelle serait plutôt de l'ordre de l'implicite que de l'explicite, se démêlant davantage sur le terrain que dans des formations institutionnelles, au fur et à mesure de l'interaction avec le public. Cependant, lors de la réalisation des entretiens dans le cadre de ma recherche, je n'ai pas obtenu suffisamment de matière pour répondre de manière approfondie à cette problématique.

3.1. Les limites de la recherche exploratoire

Les retours d'expérience des interlocuteurs étaient principalement axés sur la présentation de leurs actions, qui m'ont apporté de nombreux éléments pour répondre aux deux problématiques précédentes. En effet, accepter un entretien répond aussi d'un besoin de reconnaissance et de légitimité, comme valorisation des expériences vécues. Si le dialogue science-société est une notion de plus en plus associée à la recherche, le manque de reconnaissance des actions de médiations opérées par les chercheurs, soulevés par le CNRS en 2007²⁰, est toujours présent au sein de l'IRD : « *Cette partie des activités se valorise super mal sur nos fiches d'activités, lors des évaluations annuelles. L'animation pédagogique est vraiment la dernière ligne, celle qu'on minimise. Il y a une forme de mépris pour ce genre d'activité, considérés parfois comme de l'amusement* », déplore Jeanne Riaux.

Pour mes interlocuteurs, de nombreuses dimensions rentrent dans le dialogue science-société de l'IRD (jeune public, engagement, partenariats, etc.), mais beaucoup sont considérées comme « non-scientifique » par l'Institut avec son mode d'évaluation actuelle, mais aussi dans le discours des pairs : « *J'ai des collègues pour qui transférer et coconstruire des outils, même si généralement ils s'arrangent pour ne pas du tout rentrer en relation avec les publics, est le côté non-scientifique un peu mis*

²⁰ Voir Chapitre 1 - 2.2 : La médiation comme facette du métier de chercheur (page 19).

de côté ». Mais si la dimension pédagogique n'est pas valorisée, l'aspect science utile enjoint par le dialogue science-société (partager, expliquer, alerter) devient très fort.

Le temps et le nombre d'actions abordées par les chercheurs ont limité les ouvertures pour d'approfondir la réflexion autour de l'interculturalité et l'apport sur cette notion de l'Institut (s'il y en avait un). La discussion autour de l'accompagnant plus général des chercheurs par l'IRD, et plus précisément par le Service médiation avec les publics de la MCST est à retrouver en annexe de ce dossier.

Le guide d'entretien est une autre limite identifiée à ce stade. Ce mémoire de recherche se voulait très exploratoire, car si la thématique était bien identifiée, le problème de recherche n'était pas clairement défini. Ce type de recherche correspondait parfaitement à mon objectif premier : mettre en lumière deux termes, médiation scientifique et interculturalité, qui devraient être associés lorsque les pratiques de médiations sont abordés au sein d'un institut à portée internationale comme l'IRD. Je cherchais à mieux comprendre cette corrélation et son contexte. Non structuré et donc de nature très flexible, cet exercice s'est relevé complexe pour mener les entretiens. Si l'élaboration de mon guide devait m'aider à diriger mes questions vers les thématiques souhaitées, j'ai fait le choix de ne jamais utiliser le mot-clé « interculturalité » avec mes interlocuteurs. Ce choix, je pense, s'est révélé stratégique pour recueillir les propres termes des chercheurs. Mais cette troisième et dernière probatique nécessitait peut-être d'explicitier le terme afin de recueillir leurs pensées à ce sujet.

3.2. Des résultats partiels, mais des pistes pertinentes

Cette situation soulève toutefois des constats intéressants quant à la prise en compte de l'interculturalité par les chercheurs et son intégration dans leur formation. Premièrement, les chercheurs interviewés ne sont pas complètement étrangers à l'interculturalité. Ils sont chercheurs expatriés, devenant citoyen d'un territoire où peuvent coexister plusieurs cultures.

De plus, les précédentes analyses mettent en avant leurs réflexions sur les adaptations nécessaires aux contextes locaux lors de leurs médiations scientifiques. Néanmoins, comme abordés dans le premier chapitre, ces témoignages corroborent que l'interculturalité est un problème de terrain, qui se résout sur le terrain.

Ce terme n'apparaît pas dans le discours des chercheurs et que très rarement dans celui de l'IRD. Cette notion semble donc plus difficile à intégrer pour les chercheurs dans les activités de médiation, en plus de devoir appréhender l'exercice de la médiation. Cependant, les adaptations, tant dans la posture et le discours que par les outils mis en place sur le terrain, traduisent une prise en compte implicite et réactive de l'interculturalité. Cette disposition reflète une sensibilité propre aux six chercheurs entretenus. Cette sensibilité résonne avec les valeurs de partenariats scientifiques équitables portées par l'IRD : « *C'est aussi pour ça que je suis rentrée à l'IRD. Quand on demande d'y rentrer, ce n'est pas comme dans d'autres instituts de recherche nationaux publics. On a dès le départ une mission multiple : notre ambition est de faire une bonne recherche fondamentale, de faire en sorte qu'elle puisse alimenter les politiques publiques. Ça nécessite de penser les différents publics qui peuvent se nourrir et se servir de nos recherches pour différentes actions, et de former la jeunesse à la recherche* », affirme Catherine Sabinot.

Ce constat ouvre des perspectives intéressantes. Approfondir davantage cette hypothèse, à travers des recherches complémentaires, permettrait de questionner les raisons et les conséquences de cette faible représentation du terme interculturalité et l'effet potentiel de sa prise en compte dans la formation des chercheurs en médiation scientifique. À ce stade de recherche, les entretiens révèlent un manque de sensibilisation explicite à l'interculturalité dans le contexte de la médiation scientifique. Les chercheurs semblent accorder une attention limitée à cette dimension dans leur pratique et leur formation, même si leurs adaptations traduisent une prise en compte implicite. Ce constat met en lumière un possible déficit de connaissances et de compétences spécifiques nécessaires pour aborder efficacement les enjeux interculturels dans la médiation scientifique. Il est important de noter que ce résultat ne remet pas en question l'importance de l'interculturalité dans la médiation scientifique internationale, mais plutôt souligne la nécessité d'une plus grande prise de conscience et d'un investissement accru dans sa prise en compte et son intégration dans l'élaboration de médiations.

Conclusion

Les relations entre acteurs de cultures différents existent depuis toujours, mais l'analyse approfondie des situations interculturelles est relativement récente. Passer du contact à l'interaction implique une transformation de la simple coexistence de cultures différentes en une relation active et créative. Cette relation nécessite la reconnaissance de l'Autre et de sa culture, et l'ouverture à l'apprentissage mutuel. Des interactions sociales telles que la médiation scientifique favorisent ce processus.

L'interculturalité représente une ouverture d'esprit et une volonté de transcender les biais ethnocentriques pour promouvoir l'égalité et la diversité culturelle. C'est un principe fondamental pour favoriser la compréhension, le respect et la coopération entre les cultures, dans un contexte de dialogue et d'échange. Parallèlement, la notion de médiation a évolué comme un véritable mode de partage, pour aller au-delà de la simple transmission d'informations d'un expert vers un public ignorant.

Dans ce processus de concertation et d'appropriation, le public tend parfois à se faire médiateur de lui-même. Cette évolution nous amène donc à repenser la notion de public et son rôle dans la médiation culturelle.

Les différences ou comparaisons d'ordre socio-politique et socio-économique des pays partenaires de l'IRD sont souvent – et largement - ancrées chez les chercheurs. En revanche, celles portant sur les interférences et les convergences d'ordre sémiologique, en termes de discours et de valeurs, s'inscrivent moins spontanément dans le champ interculturel de la recherche. Pourtant, se saisir de ces contrastes peut conduire à une meilleure compréhension et coopération entre les différentes parties impliquées.

Afin de mieux aborder la question de l'interculturalité, Dominique Colomb propose diverses approches aux chercheurs. La première démarche suggère l'établissement d'un corpus commun, élaboré de concert par des représentants de cultures différentes. La seconde proposition consiste à tirer parti de « l'écart culturel », inévitable au départ, en encourageant les échanges et les discussions afin de mieux appréhender les différences culturelles. Enfin, la troisième piste suggère l'identification des invariants, c'est-à-dire les éléments partagés, dans une démarche d'enrichissement et d'ouverture à la fois scientifique et humaine, fondée sur l'empathie.

Mais cette étude soulève une problématique complexe, pour laquelle les réponses sont souvent imprécises, voire inexistantes : faut-il insister, mettre l'accent sur les différences, les similitudes ou les entrelacements lorsque nous abordons la question d'interculturalité ? Chaque méthode acquise dans sa propre culture repose sur une histoire et des référents. L'accentuation des différences risquerait de renforcer les stéréotypes et de favoriser les préjugés. De même, une concentration unique sur les similitudes négligerait les spécificités culturelles qui enrichissent notre cadre de référence. Les entrelacements mettent eux l'accent sur des dynamiques complexes où les cultures interagissent et s'influencent mutuellement. Approfondir davantage ce questionnement permettrait d'éclairer le discours autour de l'interculturalité et d'encourager sa prise en compte dans les politiques et les programmes de médiations des acteurs concernés.

Bibliographie

Bibliographie scientifique

Blanchet Alain, Gotman Anne, « L'entretien », *128 Tout le savoir*, 2e édition | 2015.

Bordeaux, Marie-Christine. « Résultats d'une étude européenne sur les médiateurs scientifiques » [notes fournies dans le cours *Enjeux des médiations professionnelles*], Université Grenoble Alpes | 2021.

Bordeaux, Marie-Christine. « La médiation culturelle mise en perspective », synthèse rédigée par Lennuyeux-Commène, Jonathan, *Journées professionnelles de l'association Cinéma 93*, 10e édition | 2022. <https://www.cinemas93.org/page/matinee-conference>

Caune, Jean. « La culture scientifique : une médiation entre sciences et société », *Lien social et Politiques*, 60 | 2008, 37-48.
<https://www.erudit.org/fr/revues/lsp/2008-n60-lsp2511/019444ar/>

Colomb, Dominique. « Discours et dispositifs "lointains". Entre altérité et interculturalité », *Questions de communication*, 4 | 2003, 71-81.
<https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/4556>

Croissant Yves, Jensen Pablo. « Activité de vulgarisation des chercheurs CNRS : un état des lieux », *Journal of Scientific Communication*, 6 (3) | 2007.
[https://jcom.sissa.it/article/pubid/Jcom0603\(2007\)A01/](https://jcom.sissa.it/article/pubid/Jcom0603(2007)A01/)

Demorgon, Jacques. « L'interculturel entre réception et invention. Contextes, médias, concepts », *Questions de communication*, 4 | 2003, 43-70.
<http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/4538>

Las Vergnas Olivier. « De la médiation scientifique aux sciences dans la société, 30 ans d'ambiguïtés de l'action culturelle scientifique », *La médiation culturelle : cinquième roue du carrosse* | 2016, 177-187. <https://hal.science/hal-01381893>

Rafoni, Béatrice. « La recherche interculturelle. État des lieux en France », *Questions de communication*, 4 | 2003, 13-26.
<http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/4510>

Thiéblemont-Dollet, Sylvie. « Interculturalités », *Questions de communication*, 4 | 2003, 5-11.
<http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/4257>

Bibliographie professionnelle

Mikou, Afaf. « Médiation scientifique : une facette du métier des chercheur.e.s ? », *Science & You* | 2021. <https://hal.science/hal-03836950>

Richard, Olivier, Barrett, Sarah. « Les médiateurs scientifiques en Europe : une diversité de pratiques, une communauté de besoins », *La Lettre de l'OCIM*, 135 | 2011, 5-12.
<https://doi.org/10.4000/ocim.862>

Sabrié, Marie-Lise. « Sciences avec et pour la société à l'RD - États des lieux et perspectives », [document interne], IRD | 2022.

Sabrié, Marie-Lise, Vilatte, Caroline. « Sciences de la durabilité », *Référence IRD*, Fiche n°10 | 2021. https://www.ird.fr/sites/ird_fr/files/2022-03/Fiche_SciDur_10_Dialogue_sciencesociété.pdf

Sitographie

Araszkiewicz Jacques, Coulbaut-Lazzarini Amélie et Couston Frédéric. « Médiation », *Publictionnaire, dictionnaire encyclopédique et critique des publics*. Consulté le 28 mars 2023. <http://publictionnaire.huma-num.fr/notice/mediation>

Larousse, *dictionnaire en ligne*. « Interculturel ». Consulté le 20 avril 2023.
<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/interculturel/43654>

Institut de Recherche pour le Développement. « Une feuille de route pour une science ouverte et partagée ». Consulté le 17 avril 2023.
<https://www.ird.fr/une-feuille-de-route-pour-une-science-ouverte-et-partagee>

Annexe 1 : Guide d'entretien

Ce que j'aimerais savoir, mes questions de recherche (dans mon langage) :
<ul style="list-style-type: none">• Comment les chercheurs s'adaptent-ils à une situation interculturelle prévue ou non, comment chacun trouve des solutions ou non ? Quelles méthodes, quels moyens (stratégies) ?• Se posent-ils la question de la transposition des normes ?• Sur la dimension culturelle, les interroger sur ce qu'ils savent des nouveaux repères sociologiques qui les attendent (et comment ils le savent) : enquêtes, stéréotypes, partage de connaissance ?• Y'a-t-il un écart entre les objectifs de l'institution et leurs objectifs personnels ?
Les questions d'enquête (accessible sans mes termes scientifiques) :

Consigne initiale

Vous menez ou participez à des projets de médiation, dans quels pays êtes-vous intervenus et pouvez-vous me raconter vos expériences ?

Guide thématique (série de thèmes à explorer au cours de l'entretien)

Thème 1 : LES CONNAISSANCES ET LA PRÉPARATION

- Qu'est-ce que vous savez de votre public ?
- Comment êtes-vous informés là-dessus ?
- Comment essayez-vous d'avoir des repères sur ces publics ?
- Comment vous vous préparez ?
- Quels types de questions que se posent ces publics (même entre les pays ?)

Thème 2 : DANS LA PRATIQUE

- Comment vous vous y prenez ? Dans quels objectifs ?
- Y a-t-il des habitudes, des choses qui se transposent bien entre les pays ?
- Est-ce que les mêmes méthodes marchent partout de la même façon ?
- Comment partagez-vous les choses qui marchent, les solutions (auprès de l'institution, des pairs...) ?

Thème 3 : ÉLÉMENTS DE COMPARAISON

- Avez-vous déjà fait de la médiation en France, déjà visité des musées de sciences, etc. ? Pouvez-vous les comparer ?
- Avez-vous eu de bonnes « surprises » qu'ils ont eues dans les actions de médiation par rapport à ces publics ?
- Que vous ont apporté ces actions en termes de compétences, de savoir-faire, peut-être aussi d'élargissement culturel ?
- Cela a-t-il fait évoluer votre vision ou vos objectifs de médiation ?
- Est-ce que vous savez ce que font les autres, comment ils le font, qu'est-ce que vous en pensez ?
- Avez-vous le souvenir d'une médiation ratée, soit vous soit quelqu'un d'autre... ?
- Ce serait quoi pour vous une mauvaise médiation, un mauvais projet de médiation ?

Annexe 2 :

Discussion autour des motivations des chercheurs à s'engager dans des activités de médiations et l'accompagnement de l'IRD à cet exercice.

Dans cette discussion, nous aborderons les différentes motivations des chercheurs à s'engager dans des projets de médiation scientifique, ainsi que l'accompagnement de l'Institut de Recherche pour le Développement à cet exercice. Si elle n'a pas trouvé sa place au cœur même de mon analyse, elle n'en reste pas moins intéressante dans le panorama général de la médiation scientifique et l'interculturalité à l'IRD.

1. Les motivations des chercheurs

Il me semble important de revenir sur les motivations des chercheurs qui se lancent dans la conception et parfois l'animation de projets de médiations.

Le partage des connaissances et des résultats de recherche semble être une des motivations premières pour mes interlocutrices : « *J'essaye dans le cadre de mes recherches de toujours associer une connaissance envers le grand public* », confie Pascale Chabanet. « *J'ai cette envie de communiquer, d'être une médiatrice scientifique, mais aussi une passeuse. C'est comme ça que je me considère* ». Dans ce même élan, Catherine Sabinot affirme : « *J'ai toujours attaché une réelle importance aux faites que les savoirs qu'on produit traversent autre chose que le monde académique, qu'ils traversent ses frontières pour aller vers les jeunes, le grand public, les décideurs* ». Mais il est clair qu'il n'y a pas de double identité revendiquée par les six chercheurs : ils ne cherchent pas une carrière professionnelle en communication ou médiation en dehors de leur espace scientifique. L'enlacement le plus fort se retrouve dans la carrière de Pascale Chabanet : « *ça m'a ouvert beaucoup de portes sur la société, hors de ma bulle de chercheuse. Je suis persuadée qu'en tant que chercheuse, financée par du public, qu'il faut partager nos recherches. C'est allé très loin dans mon cas puisque c'est devenu mon sujet de recherche : analyser l'impact des campagnes de sensibilisation envers les jeunes.* ». Aujourd'hui, sa recherche contient une section culture scientifique et transfert des connaissances, composée entre autres d'une analyse d'impacts des campagnes de sensibilisation.

Les témoignages autour des restitutions publiques présents tout au long de mon analyse traduisent aussi cette volonté d'échanges « médiés » autour de la recherche. Chaque participant à un débat intervient avec ses propres conceptions et ses angles morts. La mise en commun opérée par la médiation fait naître chez chacun une prise de conscience de ces différences. Elle met en avant des signes indiciels ou symboliques jusque-là invisibles, car sans signification pour la plupart des acteurs, et enrichit donc la connaissance de chacun. « *Ces dialogues vont faire émerger des choses, vont permettre de partager des connaissances* », affirme Jeanne Riaux.

Autre motivation pour les chercheurs donc, nourrir leurs recherches. Ils tendent à, au-delà de médiation, entrer dans un dialogue science-société, avec une volonté de résoudre des problèmes communautaires. C'est autant un moyen pour arriver à ces fins qu'une profonde évolution de la recherche. Jacques Demorgon (2000, *in* Thiéblemont-Dollet, 2003) rappelle qu'il serait faux de croire que des acteurs de culture différente restent enfermés dans la leur : « Au contraire, dans les conflits comme dans les arrangements, ils utilisent les cultures des autres, quand ils y voient des atouts pour eux-mêmes ». Les actions de médiations mises en place par Didier Orange illustrent parfaitement cette utilisation de la culture et du désir de l'autre pour élaborer des savoirs bénéfiques aux deux communautés (scientifiques et dentinaire) : « *on a une certaine forme de connaissance, elle est à partager avec la connaissance de l'Autre, chacun apportant son bagage dans l'échange* ». Il qualifie même sa médiation de « sournoise » : « *Ce n'était pas la médiation qui m'intéressait, mais la gestion des ressources naturelles* », confie-t-il. Prenons l'exemple du projet MSEC au Vietnam sur l'agriculture et l'érosion des sols. Didier Orange loge chez le paysan et parle vietnamien : il est intégré à la famille, participe à la vie aux champs pour être au plus près de la gestion des ressources. Mais quand il parle d'érosion, ce n'est pas un problème pour le paysan. Par contre la difficulté à nourrir le bétail l'hiver est une véritable préoccupation. Didier Orange a alors combiné les attentes en faisant pousser de l'avoine, qui est une bonne racine pour tenir les sols et qui pousse à des températures fraîches. Il a donc parlé d'avoine à lieu de parler d'érosion, même si son objectif est de protéger les sols. « *J'ai fait ce genre de choses toute ma carrière [...] À chaque fois, je suis dans une démarche qui correspond à ce qu'attend l'autre* », explique-t-il.

Dominique Mass estime lui aussi que sa recherche a gagné en pertinence, avec une meilleure compréhension des problèmes lorsque ceux-ci émergent dans la pratique. Le contact et la discussion lui permettent de récupérer de l'information utile à sa recherche et lui permettent de mieux communiquer derrière « *sans forcément vouloir en faire quelque chose de très formel, très organisé, très régulier* ». Le dialogue science-société permet d'asseoir les connaissances, mais aussi de se confronter à des connaissances différentes ou tout simplement des gens « *qui n'ont pas les mêmes termes, les mêmes codes. Il y a de la connaissance à tirer de tous ces échanges* ». Il souligne que, avant, cette question de médiation était moins prégnante dans les travaux des chercheurs.

2. L'accompagnement de l'IRD

Toutes ces médiations s'expliquent par la nécessité pour les institutions scientifiques de faire connaître leurs travaux auprès des publics diversifiés, et de participer à des campagnes de communication au service des causes nationales et internationales comme le développement durable. Jean Caune expliquera que, sommées d'intervenir dans le champ social, économique et sociétal, ces institutions sont confrontées à des stratégies d'images pour justifier leur existence et construire leur identité.

Mais Dominique Masse souligne que la médiation « *c'est un métier. On peut avoir instinctivement des capacités à savoir parler à n'importe quel public, à savoir raconter des histoires, mais c'est plutôt rare* ». Il y a un besoin d'accompagnement, autant dans le fond que dans la forme. Pour Pascale Chabanet, l'IRD remplit parfaitement son rôle de conseiller : « *L'IRD m'a vraiment accompagné dans la médiation scientifique, car il y a un service extrêmement dynamique²¹, qui m'a permis de m'épanouir dans la communication en Nouvelle-Calédonie puis à la Réunion. [...] Aujourd'hui encore, L'IRD a vraiment un service assez extraordinaire pour accompagner les chercheurs dans cet exercice* ».

Pour certains cependant, trouver un soutien est plus difficile. Par exemple, Jeanne Riaux déplore que la mallette Phil'Eau n'est pas trouvée de réseau pour être

²¹ Service médiation avec les publics de la MCST

portée : « *C'est le trou dans ce dispositif [...], moi j'attendais qu'il y ait peut-être un relais au niveau de l'Institution* ».

Plusieurs raisons sont mises en avant. Premièrement, les services concernés ne sont pas toujours associés aux projets dès le début par les chercheurs. Ensuite, ils ne sont pas toujours connus sur le terrain, car l'organisation de l'Institut peut vite apparaître complexe à distance du siège social. Enfin, chaque service a ses propres projets et charges de travail : « *J'ai l'impression que les chercheurs et les services de l'IRD, notamment le service médiation avec les publics, font des projets très complets chacun de leur côté. Parfois nous, chercheurs, on se dit que ça serait à se service de venir en soutien, en prolongation du projet, mais il a déjà ses propres projets, ses propres objectifs. Il y a une frustration.* », regrette Jeanne Riaux. C'est une question de temps et de disponibilité.

Les objectifs institutionnels peuvent diverger de ceux visés par les chercheurs, et ne répondent pas toujours aux mêmes impératifs. Par exemple, Xavier Mari explique que ses médiations n'ont pas le même but que celle du responsable communication et culture scientifique : « *Guillaume [Marchand] s'occupe de faire de la médiation pour beaucoup de gens et sur plusieurs sujets, moi je peux donner mon expérience sur ce que j'ai fait dans le cadre de mes travaux de recherche* ». D'autres contraintes apparaissant aux niveaux institutionnels : « *on est opérateur de l'état français, on dépend donc aussi des demandes de l'ambassade de France. Il faut que l'on présente les bons projets de médiations pour être retenu et valoriser par la France.* », commente Guillaume Marchand. Comme entre-deux, Dominique Masse soulève la question du partage des dispositifs : « *Les objectifs ne sont pas toujours les mêmes, mais des outils pourraient être communs* », suggère-t-il.

Les motivations relevées dans ces témoignages concordent avec les objectifs et le discours de l'Institut, portant le dialogue science-société comme prérequis de la science de la durabilité. Mais cet engagement nécessite un accompagnement. Et si l'IRD a des services qui peuvent appuyer les chercheurs, ils ont également leurs propres identités, projets et charges de travail. De plus, ils sont parfois mal identifiés. La communication et la médiation scientifiques sont deux professions et services distincts au sein de l'institut. Cette nuance peut échapper aux chercheurs et autres contributeurs.

Le terme « médiation » s'est aussi révélé très flou pour certains de mes interlocuteurs, parfois associé à celui de communication, mais aussi de pluridisciplinarité : « *Cela dépend comme vous définissez la médiation. Ces dernières années ce terme rentre dans nos approches de recherche, on essaye de se mettre dans une transdisciplinarité, ce qui nous impose de travailler aussi cette communication avec des groupes d'acteurs qui ne sont pas forcément des scientifiques* », a tout de suite questionné Dominique Masse. Même intégration pour Pascale Chabanet « *Quand tu parles de médiation scientifique, est-ce que c'est le transfert des connaissances, est-ce que c'est plus large ou moins large, qu'est-ce sa cible ?* ». Ces interpellations relèvent bien la complexité du terme et fait écho à son évolution présenté dans le premier chapitre de ce dossier, notamment au sein de l'Institut : « *Moi, le mot médiation, ce n'est pas un mot que j'utilise classiquement* », confie Jeanne Riaux. Les termes d'échange, de dialogue avec la société, de partage des savoirs sont beaucoup plus courants au sein des entretiens et des feuilles de route et autres documents institutionnels.

Abstract

Ce mémoire de recherche en sciences de l'information et de la communication explore le lien entre l'interculturalité et les activités de médiation scientifique menées par des chercheurs de l'Institut de Recherche pour le Développement dans le cadre de la coopération scientifique Nord-Sud. Dans ce contexte, l'internationalisation de la médiation provoque des situations interculturelles singulières. Des entretiens ont été menés avec six chercheuses et chercheurs expérimentés en médiation en Asie, Afrique et Outre-mer français, afin de mener un examen des défis auxquels ils sont confrontés et des stratégies mises en place pour y faire face. Les résultats soulignent l'importance de s'adapter aux spécificités locales afin d'atteindre les objectifs fixés et diminuer le risque d'uniformisation de la parole scientifique. En outre, ils révèlent que les chercheurs ne s'expriment pas sur l'interculturalité, bien que de nombreuses adaptations implicites de terrains soient observées. En somme, ce mémoire interpelle sur l'intérêt de rapprocher explicitement interculturalité et médiation scientifique dans un contexte international.

Mots-clés : interculturalité, médiation scientifique, dialogue science-société, coopération scientifique Nord-Sud.

This master's thesis in information and communication sciences explores the link between interculturality and the scientific mediation activities carried out by researchers at the French National Research Institute for Sustainable Development (IRD) as part of North-South scientific cooperation. In this context, the internationalisation of mediation is creating unique intercultural situations. Interviews have been conducted with six researchers with experience of mediation in Asia, Africa and the French Overseas Territories, in order to examine the challenges they face and the strategies put in place to deal with them. The results underline the importance of adapting to the specific characteristics of each audience in order to achieve the objectives set and reduce the risk of standardising scientific discourse. In addition, they reveal that researchers do not express themselves on interculturality, although many implicit field adaptations are observed. In sum, this dissertation explores the value of explicitly linking interculturality and scientific mediation in an international context.

Keywords: interculturality, scientific mediation, science-society dialogue, North-South scientific cooperation.